

L'ÉTERNELLE FUITE DE GOGOL

par ROLANDO DE REYHER

Decid, ¿qué ganamos con los viajes lejanos? Esta distancia que agudiza la mirada y hace que veamos claro, esta distancia que tiende los lazos y hace que amemos hondo, esta distancia cuyo nombre es Desapego.

LANZA DEL VASTO
Peregrinación a las Fuentes.

Dans les derniers jours de juillet 1829 un jeune Ukrainien s'embarquait à Saint Pétersbourg sur un navire marchand anglais qui devait l'emporter vers Lübeck. Il avait sur le dos la pelisse empruntée à un ami, dans sa poche une très forte somme détournée à sa mère, dans le coeur l'amertume d'un échec récent et dans la tête mille projets ambitieux. Cet étrange voyageur s'appelait Nicolay Vassilievitch Gogol. Il avait vingt ans. Il était arrivé depuis quelques mois seulement dans l'étrange et belle capitale de l'immense empire pour transformer en réalité les rêves de son adolescence. Il y avait publié à ses frais et sous le pseudonyme de V. Alov, un poème bizarre et romantique intitulé "Hans Küchelgarten". Le public et la critique l'avaient accueilli avec la plus entière indifférence. Le seul écho que provoqua cette oeuvre furent quelques lignes méprisantes et ironiques dans la revue littéraire "Le Télégraphe de Moscou", dont la concision brutale équivalait à un jugement de cour martiale. Et c'était justice. Quelques vers heureux ne pouvaient racheter la médiocrité de ce poème où certaines impressions personnelles se glissaient parmi des réminiscences probables de "Louise", la délicieuse pastorale de Voss qui avait déjà inspiré Goethe pour son roman "Herman et Dorothee". Déçu dans ses espérances, blessé dans son amour propre, le jeune auteur se fit restituer par les libraires tous les exemplaires de son oeuvre et les brûla jusqu'au dernier. Maintenant il s'enfuyait de Russie en utilisant pour son voyage l'argent que lui avait envoyé d'Ukraine sa mère pour purger une hypo-

thèque qui grevait la propriété et la maison familiales. Il s'en allait peut-être sans esprit de retour. Il reviendra cependant après trois mois de vagabondage touristique entre Hambourg, Lübeck et Travemünde.

Telle est la première évasion de Gogol. On ne s'attarde guère en général ni sur sa première oeuvre, ni sur cette première escapade. Il y a pourtant dans l'une comme dans l'autre plus d'une indication précieuse pour l'étude de l'homme et de son oeuvre. Car il reste encore beaucoup de mystère à élucider dans les deux et, malgré certaines apparences trompeuses, rarement dans l'histoire de la littérature l'écrivain s'est trouvé si intimement lié à l'ensemble de sa production littéraire.

Hans Küchelgarten est un jeune allemand romantique et inquiet qui vit dans un modeste village au bord de la mer. Des rêves d'évasion et d'ambition le tourmentent. Il s'en va un jour vers cette Grèce et cet Orient qui l'attirent mystérieusement. Il abandonne la charmante Louise qui fidèlement et patiemment attendra son retour. Hans Küchelgarten reviendra un jour pour l'épouser et trouver tout près ce bonheur que, bien inutilement, il était allé chercher au loin...

Voilà en réalité une véritable confession de l'auteur qui sous une fiction poétique nous dévoile ses inquiétudes, ses désirs d'évasion et ses rêves de gloire. Il ne s'agit pas ici de nier mentionnée, celle de Pouchkine et peut-être aussi de Joukovsky. Mais tout cela n'est vrai que dans la mesure où nous considérons cette influence comme un élément important pour la genèse psychologique de l'auteur lui-même. Ce n'est pas un froid calcul qui détermine son affiliation aux grands romantiques du moment. Mais ils ont agi puissamment sur la jeune personnalité de Gogol aux contours encore flous comme chez tous les jeunes gens de son âge. Il est évident qu'il y a mutatis mutandis une forte parenté psychologique entre Lenskiy et Hans. Mais il ne reste pas moins vrai qu'entre les deux s'interpose alors un Gogol idéalisé par son propre rêve. Car il existe pour un auteur deux manières de tirer de soi-même la matière de ses ouvrages. La première consiste à utiliser l'expérience introspective du moi comme Gogol ne manquera pas de le faire par la suite. Mais on peut aussi se servir de ses désirs, de ses aspirations, de ses chimères. Et c'est surtout ce Gogol de rêve, ce Gogol projeté par sa propre imagination sur un écran idéal, que nous trouvons dans ce premier poème. Par la suite nous rencontrerons le vrai Gogol dans l'apparente objectivité de ses héros: dans la triste existence de ce pauvre fonctionnaire qui lui aussi n'avait pas de pelisse, mais n'avait pas trouvé comme l'auteur un ami complaisant pour lui prêter la sienne; dans cette étrange et fantastique histoire du "Nez"

qui n'est après tout que l'expression de tous les tourments conscients et subconscients qu'a pu procurer à Gogol la forme peu classique de son propre appendice; dans le drame intérieur de Tchartkov qui à bien de points de vue traduit celui dont la griffe impitoyable a lacéré l'âme de l'écrivain jusqu'au jour de sa mort; dans les hémorroïdes de Tchitchikov et de Bachmatchkine; dans la folie de Poprichtchine; dans toute cette monstrueuse épopée de la panse; dans beaucoup d'autres traits et détails connus et souvent inconnus de nous, car sur bien des points on doit se contenter encore de simples hypothèses. Détails anatomiques, ennuis pathologiques, douloureuses spéculations esthétiques et morales, il y a donc là toute la gamme d'expériences et d'inquiétudes personnelles, des plus humbles, des plus humiliantes, aux plus élevées. Seulement il ne faut jamais chercher chez Gogol le récit sincère et ingénu, car tout ce qu'observe ou analyse son oeil "diabolique" se détache aussitôt de la vie réelle pour s'intégrer à un monde fantasmagorique qui est à proprement parler le monde gogolien. Et cet avertissement vaut autant pour l'étude de l'oeuvre que pour celle de l'homme. Bien des fausses conclusions sont dues encore de nos jours à la confiance trop naïve que l'on accorde parfois à sa correspondance. Et là peut-être plus encore que dans ses ouvrages, il faut s'attendre à ne trouver la vérité qu'au fond d'un puits très sombre et très profond. Nous en verrons bientôt quelques exemples.

Mais revenons en attendant à la "projection idéale" et à notre poème. Hans comme Gogol est décidé à partir pour retrouver par delà les mers ces merveilleux paysages qui hantent ses rêves :

 Tout est décidé. Faut-il que mon âme
 Périsse maintenant en ces lieux?
 Faut-il que je renonce à connaître un autre but?
 A chercher un but plus élevé?
 Dois-je me condamner à être une victime sans gloire
 A être vivant et mort pour l'univers?

 Mon âme amoureuse de gloire
 Pourrait-elle aimer la médiocrité du monde?
 Mon âme qui ne s'est pas éteinte au bonheur,
 Pourrait-elle renoncer aux inquiétudes de la terre
 Sans rencontrer rien de parfait?
 Sans laisser quelque marque de son passage?

Et voilà, exprimé en méchants vers, tout ce que Gogol n'ose avouer dans ses lettres, tout ce qui torture effectivement son âme ambitieuse

et inquiète. Il sait trop bien qu'il ne pourrait pas encore confier cet impérieux besoin de marquer son passage sur la terre sans provoquer quelque sourire ironique ou même un commentaire désagréable. Mais il croit son cas "poétiquement" intéressant et c'est pourquoi l'éché de son ouvrage compliquera le mécompte littéraire d'une humiliation plus personnelle et plus intime.

Notons en passant un détail singulièrement révélateur : Hans s'en ira chercher aventure sans rien dire à cette pauvre Louise qu'il prétend aimer si tendrement ; pis encore, quand son air triste et distrait provoque chez la bien-aimée une profonde inquiétude, voilà de quelle manière il essaye de la rassurer :

Ne me demande rien ma Louise,
Et par ton inquiétude n'augmente point mon cafard.
Quand je te semble plongé dans mes pensées
Crois qu'elles sont occupées seulement par toi.
Je songe au moyen d'écarter loin de toi
Les tristes doutes.
Comment remplir ton coeur de joie
Et préserver la tranquillité de ton âme ?
Comment protéger ton innocent sommeil d'enfant,
Ne pas permettre que le mal s'approche
Que même l'ombre d'une tristesse t'effleure
Pour que toujours fleurisse ton bonheur.

C'est dans sa fade transposition poétique un avant-goût des mensonges qui vont "fleurir" sa correspondance avec sa mère. Si le cri de son ambition lui monte à la gorge, cet aveu de dissimulation sournoise semble lui avoir échappé bien involontairement.

Il y a quelques vers à la fin du poème qui pourraient nous sembler remplis d'une lucidité prophétique. Ils nous montrent notre Hans désabusé par sa recherche inutile :

Plus d'une vérité maintenant
Il a rencontrée et connue avec tristesse,
Mais est-il devenu plus heureux pour autant
Dans le plus profond de son âme exilée ?
Comme une étoile brillante et lointaine
La gloire l'attirait, l'appelait,
Mais son épais encens est mensonger,
Et son poison "éclatant" (sic) est amer.

Comment Gogol a-t-il pu après une telle conclusion passer sa vie sur les routes de l'Europe ? C'est que tout simplement, ici, la fiction

littéraire ne repose sur aucune pensée personnelle. Gogol laissera son Hans revenir chez lui goûter les tranquilles joies de son paisible village. Quant à lui, il poursuivra son rêve...

D'ailleurs aucune Louise ¹ ne l'attendait dans son village d'Ukraine. A cette époque de sa vie, comme plus tard, l'amour d'une femme et le bonheur d'un foyer seront pour lui deux choses inconnues. Peut-on affirmer que Gogol n'ait jamais aimé personne? Qui sait, après tout? Madame Smirnova? Anna Vielgorskaya? A-t-il éprouvé pour cette dernière un sentiment sincère et profond ou bien, là encore, ce fut une illusion trompeuse de sa fantasmagorie intérieure? Personne jamais ne le saura sans doute.

Un jour Gogol écrira à sa mère évoquant les années de son enfance: "Il y avait en moi une grande pauvreté de sentiments, je regardais toute chose comme créé uniquement pour me faire plaisir. Je n'ai jamais eu d'affection particulière pour personne, à l'exception de vous seule, et cela seulement parce que la nature elle-même nous inspira ce sentiment." Nous verrons bientôt ce qu'il faut penser de cette tendresse filiale... Quant à cette pauvreté de sentiments, l'idée est à retenir. Elle ne semble pas avoir été une misère passagère. Dans le cas contraire, comment pourrions-nous comprendre ces paroles de Serge Aksakov qui a été le plus fervent, le plus fidèle admirateur de l'écrivain: "Je ne sais pas si quelqu'un a jamais eu de l'affection pour Gogol. Je pense que non. Et c'était impossible. Gogol, pour moi, n'a jamais été un être humain." Peut-on en déduire que Gogol lui aussi a été une "âme morte" comme presque tous ses tristes héros? Ce serait inexact et, partant, injuste. Car une telle interprétation ne nous aiderait à comprendre ni l'homme ni l'oeuvre. Comme toutes les âmes réelles (nous opposons les âmes réelles à celles des fictions littéraires), celle de l'écrivain a été déchirée entre le bien et le mal, entre le démon et l'ange. Mais c'est le démon qui a inspiré l'oeuvre, et l'ange qu'il a recherché pendant dix-sept ans sur les routes du monde ne l'attendait qu'au seuil du tombeau.

Voyons maintenant à quel prix Gogol va réussir sa première évasion. Et tout d'abord notons que cette fuite, qui ne sera cette fois qu'une promenade (à vingt ans rien n'est tragique fors la mort!), il l'a prévue bien avant son échec littéraire. Car déjà dans une lettre du 22 mai il écrit à sa mère: "Mes faibles capacités ayant été reconnues, l'occasion s'est offerte à moi de partir pour l'étranger. Ce voyage qui provoque normalement des dépenses importantes ne devait pas me coûter un seul kopek. Tous mes frais auraient été payés et mes moindres

dres désirs satisfaits pendant cette croisière. Imaginez-vous ma malchance: le généreux ami qui avait promis de mettre tout cela à ma disposition est mort brusquement. Ses intentions et mes projets se sont trouvés anéantis et je goûte à présent le poison de l'amertume la plus cruelle qui soit. Point certes d'avoir manqué ce voyage mais d'avoir perdu le seul être auquel je me fusse attaché pour la vie et que le ciel a daigné reprendre . . .”

Remarquez tout de suite ce “Point certes . . .” Faut-il ajouter que cet ami généreux n'a jamais pu être retrouvé? Mais on peut pardonner facilement à Gogol cet enfantillage. C'est déjà autrement grave lorsque, pour parachever son invention, il s'attribue cette fausse humilité chrétienne devant les arrêts de la Divine Providence, mobilisée spécialement pour les besoins de sa cause. Et c'est un homme sincèrement pieux qui se permet pareil sacrilège! Mais qui est cette mère que Gogol aime par “nécessité naturelle”? Puisqu'il existe une vénérable tradition littéraire qui exige la recherche des éléments psychologiques jusqu'à la cinquième génération, nous allons y sacrifier partiellement en disant quelques mots. C'est une femme naïve et bonne, mais superstitieuse et bornée; très orgueilleuse de son fils, elle n'hésite pas à lui attribuer toutes les oeuvres littéraires du moment, y compris les pires, car elle manque vraiment de sens critique et de goût. Elle lui attribue également et tout gratuitement, toutes sortes d'idées brillantes et d'inventions originales comme celle de la locomotive à vapeur. Si on lit la correspondance de Gogol avec sa mère on se rend compte bien vite à quel point il méprisait son manque d'intelligence, de goût littéraire et même . . . de sens pratique. Derrière le masque transparent de piété filiale, on retrouve facilement la grimace de l'enfant gâté que la mère irrite et qui a peine à la supporter. Gogol ne manquera jamais d'insister dans ses lettres, en termes parfois pompeux, sur son affection et son respect de fils. Surtout pendant les premières années de son activité littéraire, quand sa mère lui enverra d'Ukraine mille renseignements précieux y compris les contes populaires, les anecdotes et les légendes qui serviront pour toute la partie “ukrainienne” de son oeuvre — les “Soirées” et “Mirgorod”.

Depuis cinq ans la mère de Gogol était veuve. Son mari avait été un homme doux, aimable, plutôt insignifiant, mais avec un goût marqué pour la littérature. Il avait écrit des contes, s'était occupé de théâtre. Il avait mis en scène ses propres pièces et les avait fait jouer par une troupe d'amateurs qu'avait organisée un riche voisin de ses amis. C'était l'un de ces innombrables théâtres de serfs si répandus

dans la Russie de cette époque. Très occupé par ses maladies plus ou moins imaginaires, comme le sera plus tard son fils, il finit par en attraper une véritable qui l'emporta. A sa mort, des douze enfants qu'il avait eus, il ne restait que Nicolas et ses trois soeurs. Une fois le garçon parti pour la capitale, les femmes restèrent seules. Il ne nous semble pas inutile de souligner en passant que Gogol, après avoir tranquillement abandonné sa famille et ses terres pour aller satisfaire à Saint Pétersbourg sa soif d'ambition, engagera plus tard tous ceux qui ont fait comme lui à revenir chez eux pour se consacrer exclusivement à l'exploitation de leurs domaines et au bonheur de leurs paysans. Il le fera sur un ton austère et solennel qui n'est pas sans avoir une certaine note comique quand on pense à son propre cas. Quoique qu'il en soit, Gogol s'est bien gardé de revenir à ses champs. Et grâce à son jeune égoïsme, la littérature russe compte un écrivain génial de plus.

Que va-t-il écrire à sa mère après sa fuite de Saint Pétersbourg? Comment va-t-il lui expliquer le détournement de fonds qu'il vient de commettre? Sa lettre du 24 juillet est un merveilleux document psychologique et mériterait d'être citée *in extenso*. Nous nous bornons cependant à en extraire les passages les plus significatifs.

"Mère! je ne sais quelles émotions vous éprouverez en lisant ces lignes; ce dont je suis certain, c'est qu'elles ne vous apporteront point la paix... Sincèrement je crois que je ne vous ai jamais donné de joie qui fût tout à fait réelle. Mère unique, mère généreuse, pardonnez à votre fils à jamais indigne!" C'est déjà trop éloquent pour être vraiment sincère. Mais voyons la suite... Gogol voudrait s'épancher, mais une force "inconnue" retient ses pensées de peur qu'elles révèlent à sa mère "les abîmes de son âme ravagée". Mais enfin pourquoi est-il parti? C'est très simple: Dieu l'a voulu! "Je sens peser sur moi la lourde main du Tout-Puissant qui m'a infligé un juste châtement! Mais comme elle est terrible cette punition! Fou que j'étais! J'essayais de résister à l'éternel et éloquent désir que Dieu lui-même a mis en moi lorsqu'il a transformé mon être tout entier en une soif que les fades vanités du monde ne sauraient étancher. Il m'a montré la route et dirigé mes pas vers la terre étrangère afin que j'y guérisse mes passions dans le silence et la solitude, dans le tumulte (?) du labeur et une activité constante, jusqu'à ce que je m'élève peu à peu pour atteindre le niveau le plus élevé, d'où je puisse faire oeuvre utile en travaillant pour le bien universel. Et j'ai osé repousser ces intentions divines pour ramper comme un ver dans cette grande ville au milieu de scribes et de fonctionnaires qui gâchent leur vie d'une manière stérile..." En

résumé: le crime de Gogol, c'est de ne pas être parti plus tôt. C'est Dieu Lui-même qui lui a ordonné d'aller faire un tour en Allemagne! Et dire qu'il a pu faire la sourde oreille si longtemps! On montrerait vraiment une trop grande complaisance en concluant que Gogol avait contracté de bonne heure la fâcheuse habitude de confondre les injonctions divines avec ses propres désirs. Il semble difficile de déceler seulement une certaine ingénuité dans son comportement et on ne peut s'empêcher d'arriver très vite à une déduction plus sévère. Mais la volonté divine se manifeste encore en l'empêchant de trouver un emploi à Saint Pétersbourg, ce qui n'avait jamais représenté pour d'autres aucune difficulté... Pour finir... Mais nous préférons céder de nouveau la parole à Gogol: "Pour finir... Quel châtement affreux! Rien, je vous jure, ne pouvait m'être plus pénible et plus cruel. Je ne puis, je n'ai plus la force de vous écrire, ma mère adorée... La plume m'échappe des doigts... Maman, ma chère petite mère, je sais que vous êtes ma seule amie. Croyez-vous que même à présent, alors que mes pensées se portent sur d'autres objets, une tristesse inexprimable me torture le coeur à la seule évocation du passé. Je ne puis me confier qu'à vous, à vous seule... Vous savez que j'ai toujours été d'une fermeté rare pour un jeune homme. Qui donc aurait pu s'attendre à une faiblesse de ma part?... Mais je l'ai rencontrée... Non, je ne révèlerai pas son nom. Elle est trop haut placée pour moi et pour quiconque. Je l'aurais appelée un ange, mais ce terme ne convient pas. C'est une déesse, sans le moindre doute, mais une déesse légèrement investie de passions humaines. L'étonnant éclat de ses traits se grave immédiatement dans votre coeur; nulle créature humaine ne peut supporter l'ardeur de son rayonnement qui envahit tout ce qui l'entoure..." Cette passion sans espoir fait endurer à Gogol "tous les feux dévorants d'une angoisse infernale". Seule la fuite pourrait le sauver... La fuite en Allemagne s'entend! "Avec vénération je reconnus l'Invisible Main qui venait à mon aide et je bénis le chemin qui m'était désigné de cette divine manière. Non, l'être qui m'avait été envoyé pour m'arracher la paix et pour briser le monde fragile que j'avais créé (quel monde?), cet être n'était pas une femme. Si elle avait été une femme, toute la puissance de ses charmes n'aurait pu produire de si terribles, de si inexprimables impressions. C'était une déesse qu'Il avait créée d'une partie de Lui-Même. Mais pour l'amour de Dieu ne me demandez pas son nom. Elle est trop haut placée, bien trop haut placée!..."

Maintenant il n'y a plus qu'un seul obstacle: le passeport. Son obtention demandait de nombreuses et difficiles démarches. (Il ne

semble pas qu'il y ait eu quelque progrès depuis...) Mais toutes les difficultés s'aplanissent, le document est prêt. Et l'argent du voyage? A ce moment précis arrive d'Ukraine celui que sa mère lui envoie. Gogol comprend sans hésitation que c'est là une dernière manifestation de la Divine Providence. D'autant plus que la Caisse des Hypothèques peut attendre quatre mois: il suffira de payer une amende de cinq pour mille. Sa mère n'aura par conséquent qu'à réunir la somme nécessaire et la faire parvenir à temps, avec un mois d'avance si possible, pour plus de sécurité! En échange il lui offre sa part sur l'héritage, proposition que la vieille dame n'allait pas accepter, il ne le savait que trop bien. D'ailleurs seize ans plus tard il disposera non seulement de ces biens auxquels il a renoncé, mais aussi de la part qui appartient à sa mère et à ses soeurs. En attendant il promet solennellement de ne plus jamais solliciter une aide matérielle. Cependant dans le post-scriptum nous trouvons la recommandation suivante: "Si vous pouvez un jour disposer de quelque argent, voulez-vous, je vous prie, envoyer à Danilevskiy une centaine de roubles; j'ai pris son manteau de fourrure pour mon voyage, ainsi qu'un peu de linge afin de ne pas en manquer quand je serai à l'étranger..." Voilà quelques détails qui peuvent se passer de commentaires. Regrettons cependant qu'à propos de manteau, Gogol ne nous ait jamais raconté l'histoire touchante de ce camarade qui se sépare du sien (nous sommes prêt à parier qu'il n'en avait pas d'autre!) pour qu'un jeune névropathe puisse dans sa course à travers le monde rester à l'abri des courants d'air. Quelques détails de ce genre auraient pu rendre le monde gogolien plus clair et plus vrai. Mais il faut dire qu'il aurait cessé de ce fait, d'être le monde gogolien... Lorsque plus tard Gogol écrira son "Manteau" il utilisera le récit d'un fait authentique raconté par un camarade de la capitale. Mais que disait ce récit? Un petit fonctionnaire fort misérable s'était imposé pendant des années de cruels sacrifices pour mettre de côté les deux cents roubles que coûtait un beau fusil. Car la chasse était son unique passion. L'arme une fois acquise, notre Nemrod s'en va chaser dans une barque, probablement dans un marécage des environs. Il pose son fusil sur l'avant du bateau et, quand il veut le reprendre, celui-ci a disparu. Il rentre chez lui, tombe malade et décline rapidement. Mais ses amis le sauvent en se cotisant pour lui acheter une arme nouvelle. Beaucoup plus tard il pâlisait encore en évoquant le drame... Gogol s'inspirera de ce fait divers. Mais n'est-il pas curieux de noter les deux changements essentiels qu'il apporte: d'une part le fusil, objet de luxe ou tout au moins de plaisir, se trans-

forme en un manteau d'hiver, bien plus indispensable quand on connaît la rigueur du climat pétersbourgeois. Il y a déjà là un crescendo très net dans le pathétique de l'histoire. Mais ce qui est de beaucoup plus important, c'est la suppression de ces camarades sympathiquement généreux qui prennent sur eux le rôle de la Providence: il ne fallait pas laisser percer ce rayon de lumière. Il est possible que dans le personnage de Bachmatchkine Gogol ait réuni le résultat de plusieurs observations indépendantes. De semblables synthèses sont même l'un des traits caractéristique du génie. Mais qu'il nous soit permis de constater tout de même dans quel sens cette sélection, pour ne pas dire cette déformation, se faisait chez lui.

Revenons à notre lettre. Pour compenser la longue séparation qui les attend, Gogol promet de communiquer à sa mère toutes ses impressions de voyage. Ces impressions, qu'il lui enverra effectivement par la suite, seront tellement vagues que certains critiques ont mis en doute le départ même de Gogol pour l'étranger. Mais il lui parlera tout de même de la fameuse horloge de la cathédrale de Lübeck: "Quand il est midi, une grande statue de marbre frappe d'en haut douze fois sur la cloche; les portes qui sont au dessus de l'horloge s'ouvrent avec un grand bruit; une imposante procession de douze apôtres apparaît..." Quelques années plus tard, ce fut le thème d'un cauchemar qui venait tourmenter les nuits de la pauvre femme. Sans doute sa tête transformée en cloche recevait-elle les douze coups de marteau... Etrange récompense en vérité pour tous ses déboires! De plus Gogol demandait à sa mère de lui envoyer une solide documentation sur l'Ukraine, prière qu'il renouvelera bien des fois par la suite. Il insistait pour qu'elle prît le plus grand soin à orthographier correctement tous les termes petit-russiens, car, disait-il, "si jamais mes oeuvres sont imprimées, elles le seront en une langue étrangère..." Il semble donc que, furieux de son échec, il ait songé à ce moment-là à offrir les ressources de son génie —il ne doutait pas d'en avoir— à une patrie nouvelle.

Que penser des explications que donne Gogol à sa mère? Sans parler de cette immixtion déplaisante qu'il attribue à la Providence dans ses moindres combinaisons, le ton même de cette missive nous dévoile l'absence totale de sincérité. Il est curieux d'ailleurs de rapprocher l'"aveu" de sa malheureuse passion de ces lignes écrites à son ami Danilevskiy trois années plus tard (il est vrai que la jeunesse oublie vite!): "Je comprends ton état d'âme et j'y compatis (son camarade lui avait raconté qu'il était tombé profondément amoureux) encore que,

grâce à Dieu, je n'en aie jamais éprouvé de semblable . . ." Mais il est inutile d'aller chercher si loin les indices du mensonge. Et d'ailleurs qui nous dira dans laquelle des deux lettres Gogol se montre sincère? Probablement, ni dans l'une ni dans l'autre. De Lübeck, le 19, août Gogol donne déjà une autre explication: "Il se peut que j'aie oublié de vous dire la principale raison qui m'a incité à me rendre ici. Pendant la plus grande partie du printemps et de l'été que j'ai passés à Saint Pétersbourg, j'ai été malade; au bout de quelque temps je guéris, mais une éruption violente me couvrit complètement le visage et les mains. Les médecins assurent que c'est une conséquence de la scrofule. Mon sang est gravement contaminé. Ils m'ordonnent donc de prendre des décoctions dépuratives et de faire une cure aux eaux de Travemünde qui est une bourgade à dix huit verstes de Lübeck . . ." D'ailleurs il semble avoir une fort mauvaise mémoire, car il se contredit dès sa lettre suivante: "Mon corps est parfaitement sain, mais mon âme souffre toujours". Ou bien faut-il conclure que les eaux de Travemünde ont eu un effet magique sur son mal? Le plus curieux, c'est que la vieille dame avait aussi l'esprit de synthèse et en rapprochant ces diverses explications, elle en a déduit qu'il y avait un rapport direct et fâcheux entre la Dame Sublime et les malencontreuses éruptions . . . Nous pouvons nous imaginer la fureur de Gogol en apprenant une interprétation aussi . . . surprenante. Signalons que Modeste et Rostislav Hofman, dans leur étude sur Gogol, en arrivent aux mêmes hypothèses, car ils rapprochent cet incident de l'aventure de Piskarev dans la nouvelle "perspective Nevskiy" et se demandent s'il n'y a point dans cette dernière la transposition d'une expérience vécue.

Mais l'histoire ne se termine pas là. Le 22 septembre Gogol revient à Saint Pétersbourg. Quelques jours plus tard il envoie à sa mère une nouvelle version de son escapade: "Voici ma confession (enfin!): seul, un sentiment de juvénile orgueil, ayant pour origine d'excellentes intentions et un ardent désir d'être utile, ce seul sentiment, dis-je, n'étant point tempéré par la sagesse, m'a entraîné trop loin. Mais si j'avais commis la moindre action que la morale réprouve, je serais prêt à en répondre devant Dieu, car ma conduite a été infiniment plus pure qu'au Lycée et à la maison . . . Il est une chose que je vous supplie de croire les larmes aux yeux: ne me prenez pas pour un débauché, ne confondez pas folie et perversité, même si vous appreniez que je fréquentais les plus vils parmi les plus vils . . ." Nous ignorons malheureusement quelles autres explications, interprétations ou . . . confessions l'auteur a pu encore fournir à sa mère par la suite. Mais en 1847, pres-

que vingt ans plus tard, dans la "Confession d'auteur" que Gogol écrivit pour répondre aux attaques et critiques indignées qu'avaient provoquées ses "Passages choisis d'une correspondance avec des amis", nous trouvons une nouvelle et sans doute dernière version de son départ. Seulement cette fois il ne s'agit plus de chercher une excuse vraisemblable que la crédulité généreuse d'une mère acceptera sans trop regimber. Gogol est à ce moment le génie national et veut être plus encore. Il s'agit donc de transformer cette erreur de jeunesse en acte inspiré et profondément révélateur: elle devient le signe avant-coureur de cette prédestination merveilleuse qui doit faire de Gogol le prophète de la Russie et du monde! Voici le passage qui nous intéresse: "... Je n'ai jamais eu ni attraction ni passion pour les pays étrangers. Je ne ressentais même pas cette curiosité irraisonnée qui torture les jeunes gens et les rend avides de toute impression nouvelle. Mais quelle chose étrange! Même dans mon enfance, même pendant mes années d'école, même à l'époque où je ne songeais qu'à servir et ne pensais pas à une carrière littéraire, il m'a toujours semblé que la vie allait exiger de moi le sacrifice de moi-même, et que, précisément, pour servir mon pays je me verrais dans l'obligation de grandir et me former loin de lui. Je ne savais ni comment cela devait arriver, ni pour quelle raison c'était nécessaire; ma pensée ne s'y arrêtait même pas, mais je me représentais si clairement dans quelque terre étrangère, le cœur plein de nostalgie, ce trabeau me poursuivait si souvent que j'en ressentais une profonde tristesse. C'était peut-être tout simplement cette attraction incompréhensible qui s'exerce sur le poète et qui agitait parfois l'âme de Pouchkin l'appelant vers les horizons lointains, sans autre raison que celle de

Soupirer après la sombre Russie
Sous le ciel de mon Afrique...

comme il le disait lui-même dans ses vers.

Quoique qu'il en fût, il n'en reste pas moins que cette attraction involontaire était si forte que, cinq mois après mon arrivée à Saint Pétersbourg, je pris le bateau sans pouvoir résister davantage à un sentiment que je n'arrivais point à comprendre moi-même. Je n'avais aucune idée claire ni sur mes projets, ni sur le but de ce voyage. Je savais seulement que je ne partais pas pour la joie de voir des pays étrangers, mais plutôt pour y souffrir, comme si j'avais le pressentiment que je connaîtrai le prix de la Russie seulement si j'étais éloigné

d'elle et ne trouverai l'amour d'elle que par cette séparation. A peine me suis-je trouvé en mer sur un navire étranger, au milieu de gens étrangers, (le bateau était anglais et il n'y avait pas une âme russe à bord), que je me suis senti triste, que je me suis mis à regretter tellement les amis et les camarades de mon enfance que j'avais laissés derrière moi et que j'avais toujours aimés, qu'avant d'avoir mis pied sur la terre étrangère j'avais déjà songé au retour. J'ai passé seulement trois jours en pays étranger (du 1er. août au 22 septembre!) et bien que je me voyais chaque jour plus intéressé par la nouveauté de toutes les choses, je me suis empressé de revenir par le même bateau de crainte que quelque inconvénient imprévu ne m'empêchât de repartir autrement. . . " Il semble étrange que Gogol n'ait pas vu lui-même les conclusions surprenantes qu'entraînent ces lignes. En admettant le bien fondé des raisons qu'il lui a paru bon d'invoquer ici, il ne reste pas moins évident que son grand besoin de se dévouer et de souffrir n'avait pas fait long feu. Il est vrai que ce n'est pas trois jours, mais six semaines qu'il est resté en Allemagne. Mais c'est court tout de même! Quant à ses impressions de départ, elles pourraient fort bien être sincères: il y a en elles presque toujours un mélange de joie et de tristesse; parfois de la tristesse seulement; presque jamais une allégresse sans mélange. On ne peut donc dans l'expression de cette petite vérité psychologique trouver la preuve ou tout au moins une indication de cette prédestination dont l'auteur aurait bien voulu accréditer la légende. Mais il est bien difficile de nous faire croire qu'il était parti à son corps défendant. Par contre nous nous imaginons très facilement comment il s'est senti très vite perdu, isolé dans un pays où il ne connaissait personne, dont il parlait encore peu la langue et que ses moyens matériels ne permettaient pas d'aborder en conquérant. Rien de plus normal que ce retour précipité, une fois qu'il s'est rendu compte qu'à Saint Pétersbourg son isolement relatif n'était que peu de chose à côté de celui qui l'attendait à l'étranger. Si nous nous sommes arrêtés si longuement sur ce premier incident qui pourrait à première vue n'avoir qu'une importance secondaire et ne nous révéler tout au plus que quelques vérités relatives sur la jeunesse de l'auteur, c'est qu'il nous a semblé lourd d'enseignements sur toute la vie et toute l'oeuvre de Gogol.

Cette première fuite peut nous apparaître comme le symptôme du déséquilibre maladif qui s'emparera bientôt de son esprit pour le lancer sur les routes d'Europe sans but ni nécessité réels. On pourrait voir là ce désir constant d'évasion si caractéristique de l'âme russe. Les

psychiâtres disent que c'est un mal connu, la "dromomanie", qui se manifeste spécialement chez les épileptiques, les alcooliques, les mégalomanes etc. Mais le docteur Rigos qui le premier en a donné la définition scientifique, n'a pas dû connaître les russes. Il se serait bien vite rendu compte que ces derniers n'ont aucun besoin d'avoir une tare particulière —alcoolisme ou épilepsie— pour expliquer leur perpétuelle attraction vers les horizons nouveaux. Un refrain populaire dit en russe :

Quelqu'un me manque...
J'ai pitié de quelqu'un...
Vers quelqu'un
Mon coeur s'enfuit dans le lointain...

Et que de chansons qui prennent pour thème ce lointain, ces routes lointaines ! Pouchkine n'a-t-il pas mis en exergue du septième chant de "Eugène Oniéguine" ces mots de Griboïedov : "Où est on le mieux ? Là, où nous ne sommes point !"

C'est donc chez Gogol un mal national poussé à une forme aigüe. C'est la peur de la réalité, c'est une incapacité douloureuse de faire face aux revers et aux déceptions de l'existence, c'est souvent l'illusion que le changement nous apportera la solution de tous les problèmes, l'apaisement de toutes les inquiétudes qui nous accablent. Il y a aussi la magique attraction de la route en tant que route. Nous voulons dire qu'il ne s'agit plus de nouveaux paysages qui défilent devant nos yeux, des nouvelles impressions qui distraient notre attention, des nouveaux buts que nous nous proposons d'atteindre. Il faut seulement prendre la route, sans plus, et c'est déjà une solution...

Et s'il est impossible de fuir parce que les passeports ne sont pas prêts, l'argent fait défaut ou quelque besogne trop importante le retient sur place, le lièvre se transforme en escargot et rentre dans sa coquille. Tels sont les deux aspects caractéristiques de Gogol, tantôt successifs, tantôt simultanés. Pendant ses voyages il lui arrive souvent de rester des journées entières enveloppé dans sa cape, le col relevé jusqu'aux yeux, tapi dans un coin de la diligence et indifférent à tout ce qui se passe autour de lui. En octobre 1840, Gogol assiste à Moscou à la représentation de "L'Inspecteur Général". Il est dans une loge, dans le coin le plus sombre, enfoncé dans son fauteuil, le visage caché par ses mains, de telle manière qu'il est absolument impossible de le voir. Après le second acte ses amis déclenchent une manifestation de sympathie soigneusement préparée d'avance. Le public suit le mouve-

ment et bientôt toute la salle réclame impatiemment l'auteur de la pièce. Gogol se lève et disparaît. Le public se déchaîne de plus belle pensant qu'il va enfin apparaître suivent la coutume dans la loge du directeur. Mais les minutes passent et l'attente reste vaine. Enfin l'acteur principal paraît sur la scène et annonce que Gogol n'est pas dans la salle... Il est rentré une fois de plus dans sa coquille.

En pensant à Gogol nous ne pouvons pas nous empêcher d'évoquer cette nouvelle de Tchekhov où il nous décrit "l'homme dans l'étui". "Il sortait toujours, même par beau temps, avec des galoches aux pieds, un parapluie à la main et invariablement le même manteau d'hiver doublé de coton sur les épaules. C'était ce qui le rendait remarquable. Son parapluie était enfoncé dans un étui, et c'est dans un étui de daim gris qu'il portait sa montre; et quand il sortait son canif pour tailler un crayon, on s'apercevait que ce canif lui aussi était... dans un étui; il semblait que même son visage était enfoui dans un étui, car il le cachait derrière le col relevé. Il portait des lunettes noires, se bouchait les oreilles avec du coton et quand il prenait un fiacre, il ordonnait qu'on relevât la capote..." La maladie de Gogol doit être contagieuse car nous voilà en train d'employer à son égard ses propres armes, en faisant appel à la caricature!

Mais ce même esprit de fuite, nous venons d'en voir une autre manifestation sous la forme du mensonge. Il existe différentes catégories de menteurs ¹. Il y a ceux qui mentent pour le plaisir de mentir, pour la perverse joie de tromper les autres; c'est le menteur chronique dont le cas pourrait être considéré comme purement pathologique. Il y a ceux qui mentent pour obtenir un avantage déterminé et qui par manque de sens moral utilisent le mensonge comme une arme quelconque dans la lutte pour la vie: ce sont les menteurs utilitaires. Il y a ceux qui sans but précis se servent du mensonge comme d'un outil de domination sur l'entourage, une possibilité d'imposer leurs vues et leur personnalité. Cette catégorie s'apparente à la précédente mais à l'échelon supérieur de la "volonté de puissance". Il y a ceux qui mentent par lâcheté: ils veulent échapper à un châtement possible ou plus simplement aux conséquences de leurs actes. Il y a ceux qui mentent par idéal: ils créent un monde imaginaire, une vie imaginaire, une personnalité imaginaire, et cela tout simplement parce que le monde, la vie et leur propre personnalité ne leur suffisent point, n'arrivent pas à satisfaire leur profond besoin d'une réalité supérieure. Parfois de semblables mensonges peuvent être singulièrement féconds, lorsque le mirage ainsi créé éveille le désir de les transformer en réalité et

mobilise dans ce but toute l'énergie de l'individu. C'est ainsi qu'un mensonge idéaliste peut devenir parfois le facteur essentiel d'un dépassement. Bien entendu, comme toutes les classifications, celle-ci est des plus arbitraires. Il existe également des catégories mixtes. Gogol semble appartenir à celle des gens qui mentent à la fois par peur et par idéal.

Mais son idéal est assez stérile, car il ne semble pas arriver à se réaliser dans la vie tel qu'il se voudrait; de plus les frontières qui séparent le monde réel de celui qui a été créé par son imagination s'estompent très souvent. C'est pourquoi il est difficile d'établir dans quelle mesure Gogol est dupe de ses propres mensonges. De cette correspondance que nous venons d'analyser, ne se dégage-t-il pas l'impression que le jeune homme ment autant pour se trouver une raison valable de départ que pour abuser et peut-être tranquilliser sa mère? Car il était assez intelligent pour comprendre qu'une surabondance de raisons pourrait facilement nuire à la vraisemblance de son histoire. En fait il semble qu'il avait plus que quiconque besoin de croire que des motifs mystiques, patriotiques ou sentimentaux, ou tout cela à la fois, avaient provoqué son départ. Il lui fallait, ne serait-ce que par moments, se perdre dans les nébuleux de ses propres fictions et échapper ainsi à l'analyse exacte de soi-même. Simple hypothèse sans doute, mais que de fois confirmée par tout ce que nous savons de lui! Il faut donc se garder d'attribuer toutes ses contradictions à une simple canaillerie de jeunesse. D'abord parce que nous retrouvons mille traits semblables dans le courant de son existence. Ensuite parce que Gogol est en partie tout au moins victime de sa propre imagination.

D'autre part à cause de la peur qu'inspire à Gogol le monde extérieur, son mensonge semble parfois manquer totalement de raison. C'est même cette espèce de mensonge qui a contribué à propager sa réputation de mystificateur. Il est vrai qu'il ne lui déplaisait point de rire aux dépens des autres. Mais son mensonge sans but a souvent une toute autre raison. C'est une arme, une défense a priori. Quand le monde paraît menaçant et énigmatique, le réflexe du faible consiste à se défendre avant d'être attaqué. C'est ainsi que l'antilope fuit au premier bruit, c'est ainsi que les primitifs et les enfants mentent parfois sans raison aucune.

Comme le mensonge leur a servi parfois à se défendre, ils finissent par penser que c'est une défense en soi; que n'importe quel mensonge est une protection contre un danger éventuel. Voici un exemple entre autres de cette tendance chez Gogol. Nous citons un passage de

la lettre qu'écrivit le 18 octobre 1841 V. S. Aksakova à son amie et cousine M. G. Kartachevskaya: "Hier dînait chez nous P. I. Peyker. Je t'ai déjà écrit que P. I. est arrivé par la même diligence que Gogol, (mais Peyker n'avait pas pu retenir notre rire en l'écoutant raconter) comme ils ont voyagé en silence. Et puis, imagine toi que Gogol, sans raison aucune, lui a raconté un tas de choses absurdes; par exemple, l'autre lui demanda s'il connaissait Pogodine, et Gogol de répondre que pas du tout, etc. Quand Peyker apprit qu'il a été mystifié de la sorte, il faillit se fâcher, mais nous l'avons assuré que Gogol le fait avec tout le monde, ce qui est d'ailleurs la plus exacte vérité. "Silence ou mensonge, n'expriment-ils pas également la méfiance de l'être faible et qui trop facilement se croit guetté par des dangers imprévisibles? Et voici un autre exemple chronologiquement antérieur. Quand Gogol revient d'Allemagne, il se décide à accepter un poste de fonctionnaire. Il sera donc "Régistrateur de Collège", c'est à dire placé au dernier échelon du Tchîn. Pour nous faire une idée exacte à quel point cette situation était modeste, il nous suffira de penser que le pauvre Bachmatchkine, le héros du "Manteau", était lui Conseiller Titulaire, ce qui le situait cinq échelons au dessus. Enfin le bon Pletnev, professeur de Littérature à l'Université de Saint Pétersbourg, trouve à Gogol une situation, sans doute modeste, de professeur d'histoire à l'Institut Patriotique des jeunes filles nobles. Dans une lettre, Gogol fait part à sa mère de cette nouvelle situation en ces termes: "Les médecins m'ont recommandé de garder le moins possible la position assise. Cet avis m'a incité à abandonner un poste qui m'a toujours paru insignifiant..." Et dans la suite de la lettre Gogol explique que ses appointements seront légèrement supérieurs, qu'il ne travaillera que six heures par semaine au lieu de quarante deux, que son travail aura enfin un sens, qu'il lui ouvre de nouvelles possibilités et fort appréciables pour l'octobre suivant... Et cependant il lui a fallu se cacher derrière l'avis de médecins plus ou moins imaginaires pour expliquer ce changement de situation. On pourrait sans doute, en s'efforçant un peu, trouver quelques raisons extrêmement complexes et subtiles à une pareille manière d'agir. Mais il semble inutile d'aller si loin. Lorsque les motifs d'action deviennent trop complexes et trop subtils, ils expriment souvent un état psychologique particulier, parfois morbide, et il est plus simple de remonter directement aux causes que de se perdre inutilement dans le mystère de ses effets. Chez Gogol une peur chronique d'assumer la responsabilité de ses actes peut expliquer bien des choses et nous la retrouvons même à un moment dramatique de son existence,

quand, en 1852, à la veille de sa mort il brûlera le dernier manuscrit des "Ames Mortes". Mais nous en reparlerons plus loin.

Gogol est au fond très conscient de cette réalité qu'il ne cesse de fuir. Mais il lui faut avant tout résoudre son propre problème psychologique. Et dans ce sens il restera un romantique jusqu'à la fin. Il n'est que trop conscient de sa vulgarité intérieure. Et il éprouve pour elle une haine sincère souvent proche du dégoût. Pour y échapper il essaie de recréer sans cesse un Gogol idéal ou tout au moins différent de l'original et tromper ainsi les autres comme lui-même. Pour se libérer de cette boue intérieure, Gogol la projette sur le monde russe qu'il construit à l'image de ce moi détestable. Si nous ajoutons à cette première explication sa capacité extraordinaire pour décrire le côté trivial de l'homme et le désir d'utiliser ce talent qui peut lui assurer la gloire littéraire, nous aurons élucidé le mystère du satanisme gogolien ¹. Et voilà pourquoi Gogol ne verra le monde extérieur qu'à travers un prisme de verre spécial qui ne laissera filtrer que certains éléments du spectre. Il n'y aura pas déformation de la vie, et c'est ce qui rend l'oeuvre de Gogol géniale. Mais il y aura abstraction et par cela même négation non seulement des éléments positifs mais aussi des éléments vraiment criminels tels qu'ils existent dans la vie réelle. Car l'âme de Gogol est aussi loin de la vertu que du crime. Elle est embourbée dans une désespérante médiocrité. Ainsi ce monde gogolien sera celui de la

1 Ce satanisme est d'ailleurs d'autant plus réel et présent dans l'homme et dans l'oeuvre que Gogol y croit très sincèrement. Sa fameuse évolution du romantisme au réalisme peut être considérée comme l'évolution de ce démon intérieur qui avec l'âge et l'expérience apprend à se dissimuler sous de fallacieuses apparences. En disparaissant avec Gogol, il laisse une nombreuse progéniture qui va s'éparpiller à travers toute la Russie et que saura bien découvrir un jour l'oeil génial de Dostoïewsky. Au début c'est un Malin sans beaucoup de malice, facétieux et fantasque qu'on arrive à dominer facilement avec un signe de croix. Il perd déjà son caractère anodin dans "le Portrait" et, à mesure que sa présence devient moins perceptible, sa force malfaisante s'affirme. En lisant attentivement les "Ames Mortes", on retrouve dans le comportement de Tchitchikoff bien de détails troublants, ne serait-ce que cette profession d'acheteur d'âmes... Cependant il ne faut pas s'attendre à découvrir quelque trace du Méphistophélès, goethéen, le prince des Enfers, le seigneur des ténèbres! Dans son remarquable ouvrage sur Gogol, Vladimir Nabokoff donne du "Tchort" russe une remarquable description qui convient tout particulièrement à ce diable sans grandeur, trivial et lamentable qui torturerait l'âme de Gogol. Il est "un vermisseau d'étranger, un diabolin frissonnant et débile au sang de navet, avec de maigres jambes allemandes, polonaises ou françaises; c'est un petit goujat sournois (podlenkiy) qui a quelque chose d'inexprimablement repoussant (gadenkiy). L'écrabouiller vous procure un mélange de nausée et de délice; mais si répugnante est sa matière noire, pulpeuse et tremblotante qu'aucune force terrestre ne vous ferait accomplir ce geste en vous servant de votre main nue, et qu'une secousse électrique de dégoût jaillit le long de tout instrument qu'ils vous arrive d'employer, le transformant en un prolongement de votre propre corps..."

bassesse et de la trivialité humaine, de tout ce que les russes enferment dans ce mot de "pochlost" aux mille nuances et qu'aucun terme ne pourrait remplacer dans une langue d'Occident. Il exprime tout l'écart à la fois tragique et ridicule, honteux et humiliant, qui creuse un abîme entre la prétention vulgaire et ce qu'elle réalise, entre une ambition médiocre et ses possibilités, entre un rêve de mauvais goût et la rigueur impitoyable de la vie. Ce sentiment de ridicule humiliant nous atteint tous car il symbolise tous nos déboires, toutes nos chutes, toutes nos impuissances; aucun éclair même furtif, même conditionnel, ne vient jamais éclairer ce sombre tableau. Toute cette vérité formidable et lamentable nous écrase, nous étouffe, nous anéantit. Elle nous fait oublier qu'il y a une autre vérité joyeuse et claire qui est complémentaire de cette première. Nous sommes enfermés dans ce monde enchanté où l'oeil génial et satanique nous impose son optique fallacieuse et nous refuse tout espoir. Voilà pourquoi il est étrange que depuis un siècle on ait tant parlé et l'on parle encore de ce réalisme gogolien. Nous ne sommes nullement surpris quand les érudits soviétiques profitent de cette étrange vision du monde russe pour y découvrir la preuve que tout n'était que honte et pourriture sous le régime des tsars. C'est grâce à cette interprétation que Gogol est actuellement considéré comme une étoile de première grandeur au firmament des lettres soviétiques alors que le nom de Dostoïewskiy est pratiquement voué à l'oubli. Il y a deux ans, les nombreux livres et articles qui ont été publiés en Russie à l'occasion du premier centenaire de la mort de Gogol ont repris les arguments de Biéliniskiy, Tchernitchvskiy, Dobrolioubov et tant d'autres pour nous démontrer que son oeuvre est le miroir fidèle de la Russie sous Nicolas 1er. ou, tout au moins, de ces classes de fonctionnaires et propriétaires terriens dont l'auteur s'est particulièrement occupé. Cependant les exégètes soviétiques tels que M. B. Khrapchenko, V. Jdanov, I. Elsberg, sont assez embarrassés quand il s'agit d'expliquer pourquoi Gogol n'a pu trouver quelques personnages sympathiques et positifs dans les classes humbles, dans le peuple... Car en vérité les personnages comme l'oncle Mitiail, l'oncle Miniail, le serviteur de Pliouchkine Prochka, ou la fille Pélaguëya, ne nous consolent guère de la triste galerie des maîtres. Mais il suffit à cette critique de trouver chez Gogol quelques professions d'amour pour le peuple russe (qui en a jamais douté?), ou de s'arrêter sur l'envolée lyrique qui s'empare de Tchitchikov quand il se met à rêver sur la liste des âmes mortes qu'il vient d'acquérir, pour arriver à démontrer aussitôt l'indémonstrable. Et personne n'a essayé d'expliquer pourquoi Gogol a été

incapable de trouver de semblables personnages parmi les gens hostiles au régime impérial et par conséquent "bons" à priori, pourquoi Pouchkine à la même époque et tant d'autres avec lui ont su peindre mille visages sympathiques et émouvants. Mais nous sommes en train de fausser la règle du jeu, car le jeu veut qu'on ne pose point de questions... Laissons donc de côté l'érudition soviétique. Il est bien plus étonnant de trouver une opinion analogue chez les critiques de l'Occident dont les consciences ne sont pas astreintes à suivre un tracé établi à l'avance. Voilà par exemple l'opinion du critique italien Manver citée par le grand slavisant romain Lo Gatto: "D'ordinaire il arrive aux écrivains réalistes l'ennui suivant: ils poursuivent la réalité et n'arrivent pas à la saisir; à Gogol par contre arrive l'inverse; cette réalité il ne la cherche pas le moins du monde, mais c'est elle qui vient à sa rencontre, s'offre, à lui, s'empare de lui, le poursuit "Faut-il en déduire que dans toute cette immense Russie Gogol a vainement cherché un seul juste, comme aux temps bibliques Dieu l'a cherché dans Sodome, Gomorrhe, Séboïm et Adama? Il est vrai que la vie de certains êtres se déroule dans un cadre exceptionnellement désolé et comme notre vision du monde est fille de notre propre expérience, il n'est pas étrange que le pessimisme puisse naître d'une longue série de souffrances et de déceptions. Pouvons-nous dire que tel a été précisément le cas de Gogol? Nous avons vu déjà un curieux exemple dans le cas du "manteau". Mais il est loin d'être unique. On peut dire plus. Rarement un écrivain de talent a été entouré de tant de sollicitude affectueuse, de tant de patiente admiration (et il en fallait une bonne dose!), de tant de dévouement désintéressé que lui. Ses voyages continuels, ses longs séjours à l'étranger, c'est très souvent au dévouement de ses amis qu'il les doit. Ils l'accompagnent dans ses pérégrinations, ils recopient ses oeuvres, ils lui envoient mille renseignements utiles... En Russie il est presque toujours l'hôte de quelqu'un, surtout pendant les dernières années. C'est dans une maison amie qu'il rendra son dernier soupir. Il suffit de lire attentivement un ouvrage biographique sur Gogol pour se rendre compte à quel point il a eu sous ce rapport une existence privilégiée. Nous connaissons bien des génies qui ont glorifié la vie et qui pourtant n'ont pas reçu autant d'elle. Il suffit de penser à Nietzsche malade et pratiquement seul à Sils Maria.

Voici un exemple entre tant d'autres de cette généreuse et délicate sollicitude dont Gogol durant des années s'est vu entouré: nous nous contenterons de reproduire quelques documents:

S. T. Aksakov à C. S. Aksakov.

Vendredi, 1er. juillet 1838
Petrovskoïe.

“... Ces jours derniers, on a reçu la confirmation de la mauvaise situation matérielle de Gogol. Vielikopolskiy a proposé de réunir une dizaine de milliers (de roubles) et fut le premier à en donner mille. Demain cette question sera réglée, mais Pogodine dit que l'orgueil de Gogol est effroyable. En premier lieu, il me semble qu'il n'y a là aucune offense à sa fierté; ensuite on peut s'arranger de telle manière, par l'intermédiaire de l'ambassade, qu'il ne saura même pas qui a payé ses dettes. Car ce serait une honte pour nous tous si pour quelques misérables billets de mille on venait à mettre Gogol en prison...” Les amis de Balzac n'ont pas toujours manifesté autant de dévouement!

S. T. Aksakov à C. S. Aksakov. Le 12 juillet 1838

“Je crois que je t'ai déjà écrit au sujet de l'intention que Vielikopolskiy et moi avons eu d'aider à rétablir la situation matérielle compromise de notre Gogol (l'idée vient de Vielikopolskiy). La réalisation n'a pas répondu à mes espérances. Ivan Iermolovitch Vielikopolskiy a donné mille, moi 500, Pogodine aussi, Baratynski 250, Nicolas Philipovitch Pavlov a promis la même somme, tandis que Khomiakov et Mielgounov ont refusé sous prétexte que 'ce n'était peut-être pas vrai'. Khomiakov qui a 200 mille de rente! C'est alors seulement que j'ai appris que le même a refusé de donner 50 roubles pour Chafarik, que Pogodine lui a réclamé en vain dans quatre lettres... C'est inadmissible. Mais tout ce que je t'écris à ce sujet doit rester un secret absolu! Que Dieu les juge! Je n'accorde pas moi-même une entière foi à tout ce qu'on raconte sur la situation désespérée de Gogol... c'est probablement amplifié par ses ennemis. C'est peut-être invention pure, mais qu'importe? C'est Michel Petrovitch (Pogodine) qui lui enverra cet argent de sa part sous forme de prêt, -ainsi il ne pourra en aucun cas se sentir offensé”. La voilà la vie telle qu'elle est en réalité avec les généreux et les avarés, les crédules et les méfiants, les bons et... les autres.

Et voici l'épilogue: dix-neuf ans plus tard, I. Ie. Vielikopolskiy écrit cette lettre à Aksakov:

Le 17 juillet 1857.

“Cher Serge Timoféévitch! Suivant les instructions de votre petit mot, je suis allé voir P. A. Koulitch et j'ai reçu de lui trois cents roubles en argent. Je vous en remercie. ... Monsieur Koulitch a dû vous informer déjà que j'ai accepté cet argent à titre de prêt. Je n'ai donné aucun argent à Gogol ni sous forme de prêt, ni sous forme d'assistance,

ce qui aurait pu présenter à ses yeux un caractère désagréable. J'ai été heureux que cette occasion m'ait permis de lui être utile, et ayant remis cet argent à Pogodine en mains propres je n'en ai jamais parlé à personne, excepté à vous, dont j'avais précisément appris la pénible situation de Gogol en Italie, et Baratynskiy, qui, à ma demande, avait joint à mon argent 500 roubles du sien. Vous savez bien dans quelle situation pénible je me suis trouvé plus d'une fois depuis, mais vous ai-je jamais parlé au sujet de cet argent, alors que je savais combien vous vous êtes personnellement occupé à l'extinction de toutes les dettes laissées par feu Nicolas Vassilievitch (Gogol)? Je suis persuadé que sa mère m'aurait immédiatement remboursé cette somme, mais je n'ai jamais voulu et je ne veux toujours pas me priver de cette immense satisfaction que j'ai à me reconnaître l'un des admirateurs les plus sincères qu'a eu son talent, ce dont j'ai eu le bonheur de lui fournir une preuve à son insu.

J'avais alors demandé à Pogodine que Gogol ignorât tout sur la provenance de cet argent et, pour autant que je sache, Gogol l'a effectivement ignoré toute sa vie. De la même manière sa mère doit tout ignorer à ce sujet aujourd'hui, car sans cela elle ne voudra jamais, rester en dette avec moi; mais si vous l'avez déjà informée à ce sujet, je vous prie d'arranger cela de la manière qui vous paraîtra convenable et conformément à ma volonté". Voilà comment les bons amis de Gogol l'accablaient de leur générosité bien des années après sa mort. Et pourtant, ces êtres-là sont exclus de la "réalité" gogolienne. Que l'on ne nous objecte pas le fait que Gogol soit resté dans l'ignorance de ceux qui l'ont si opportunément aidé. Le fait lui-même ne pouvait lui rester inconnu et il nous semble que c'est cela qui importe. D'autre part nous répétons: c'est un exemple entre tant d'autres... ¹

¹ Voici quelques autres exemples pris au hasard de l'attitude qu'ont eue les amis de Gogol à son égard:

En 1840 Gogol est en Russie où il ne voudrait pas rester trop longtemps. Il demande à ses amis 4.000 roubles pour pouvoir repartir. Il les obtient, mais c'est le passeport qui se fait attendre. Il ne pourra s'en aller que quelques mois plus tard, en Juin.

En automne 1841, Gogol veut revenir en Russie. Cette fois il ne demandera pas d'argent, mais il prie Aksakov de lui envoyer son fils et l'acteur Chtchép-kine: "Il faut prendre soin de moi, à présent; oh, évidemment pas à cause de moi-même. Mais ils feront oeuvre pie. Ils ramèneront avec eux un vase d'argile, vieux, lézardé, mais ce vase contient un trésor. Voilà pourquoi il faut veiller sur lui!"

En 1843 Gogol est de nouveau en Italie. Pour pouvoir y rester il lui faudrait environ 6.000 roubles par an. Il n'hésite pas à les demander à ses amis de Moscou. Il promet de ne plus les importuner par d'autres demandes. Toutefois s'ils pouvaient payer quelques dettes trop pressantes...

Non, certes, ce ne sont pas les exemples qui ont manqué. Et Gogol n'a pas créé inconsciemment son oeuvre. Il est vrai que certaines de ses théories ont été conçues et clairement exprimées après coup. Mais cela n'a qu'une importance secondaire. Gogol savait très bien que son réalisme n'était qu'un réalisme par sélection et concentration. Donc ce n'était pas, et ne pouvait pas être, un véritable réalisme.

Voilà ce que dit Gogol lui-même dans sa "Confession d'auteur": "... J'ai vu que dans mes oeuvres (antérieures à "l'Inspecteur Général") je ris gratuitement, inutilement, sans savoir moi-même pourquoi. Puisqu'il s'agit de rire, il vaut mieux rire et bien de ce qui mérite vraiment d'être moqué par tout le monde. Dans "L'Inspecteur Général" j'ai pris la décision de réunir en un tas tout ce qu'il y avait de mauvais en Russie à ma connaissance, toutes les injustices qui se commettent aux endroits et dans les occasions qui exigent de l'homme le maximum de justice et, une bonne fois pour toutes de rire de tout cela. Mais, comme on le sait, cette manière de faire a produit des effets effrayants. A travers le rire qui jusqu'alors ne s'était jamais manifesté en moi avec une pareille violence, le lecteur a perçu la tristesse. Moi-même j'ai senti que mon rire n'était plus le même, que je ne pouvais plus continuer à être dans mes oeuvres ce que j'avais été auparavant, et que le besoin que j'avais ressenti, de me distraire par des scènes d'une insouciance ingénue s'était envolé avec mes années de jeunesse. Après "L'Inspecteur Général" j'ai ressenti plus fortement que jamais, le besoin d'écrire une oeuvre complète qui ne se limiterait pas à représenter seulement ce qui mérite notre rire..." Sur ce dernier point Gogol chronologiquement s'écarte de la vérité. La première ambition des "Ames Mortes" était loin d'avoir une pareille ampleur¹. Mais il est exact qu'il l'a eue par la suite, et cela seul nous importe en ce moment. Car nous voyons en quelques lignes se concentrer tout le drame. La

Et voici maintenant quelques exigences de Gogol vis-à-vis de sa famille. Dieu merci, il ne s'agit plus d'argent! Quand il part, en 1848, pour la Terre Sainte, il demande à tous de prier pour lui. Mais sa mère devra en plus prier à un endroit bien déterminé: à Vassilievka! C'est son fils qui en a décidé ainsi et il faut obéir.

Huit ans auparavant il ordonnait à sa soeur de travailler tous les jours y compris les jours de fête et de répondre à une objection possible: "C'est mon frère qui l'a voulu ainsi. J'aime mon frère et c'est pourquoi son moindre désir doit être pour moi un ordre et une loi..."

¹ Voir sa lettre à Pouchkine du 7 octobre 1835:

"J'ai commencé d'écrire les "Ames Mortes". Le sujet donnera un très long roman qui sera, je crois, *très amusant*. Je suis arrêté au troisième chapitre. Je cherche un bon homme de loi, avec qui je puisse me lier. Je veux dans ce roman, faire voir toute la Russie, *ne fût-ce que d'un seul côté*..."

méthode de "L'Inspecteur Général" ne pouvait évidemment convenir à la création d'une oeuvre "complète", c'est à dire vraiment réaliste. Seulement Gogol ignorait à ce moment là que sa vision du monde n'allait pas lui permettre la synthèse. Quand il acquit la conviction de cette incapacité totale, il mourut... Il est mort parce que l'échec de son oeuvre littéraire, cette étrange stérilité qu'il a ressentie quand il s'est agi enfin pour lui de traduire la vie dans sa vérité et sa complexité ont signifié une faillite plus grave encore, celle de son ascension spirituelle vers le salut. Car l'oeuvre et la vie de Gogol, comme nous l'avons déjà dit, ont été constamment liées par des liens mystérieux et indissolubles. D'ailleurs, dans sa troisième lettre sur les "Ames Mortes", l'auteur nous révèle lui-même tout ce qu'il a mis de personnel dans son ouvrage. Ces lignes méritent toute notre attention, car il semble que leur sincérité ne soit pas douteuse: "... Aucun de mes lecteurs ne savait qu'en riant de mes héros, il riait aussi de moi.

"Aucun de mes vices, aucune de mes vertus n'étaient assez puissants pour dominer les autres: en revanche, toutes mes turpitudes —chacune pour une petite part— s'étaient donné rendez-vous en moi; jamais encore, chez personne, je ne les ai trouvées rassemblées en si grand nombre. Dieu m'a donné une nature très complexe. Il a mis en moi quelques qualités; la plus belle, celle dont je ne sais comment le remercier, *c'est le désir de devenir meilleur*. Je n'ai jamais aimé mes défauts, et si l'amour divin n'avait pas voulu que je les découvre petit à petit, et non soudainement et tous ensemble, alors que je ne concevais pas encore son infinie miséricorde, je me serais certainement pendu. Au fur et à mesure que je les découvrais, une miraculeuse inspiration d'en haut accroissait en moi le désir de m'en défaire; une extraordinaire crise morale me poussa à *les transmettre à mes héros*. Quelle fut au juste cette crise, il ne t'appartient pas de le savoir; je l'aurais depuis longtemps fait connaître, si j'y voyais le moindre profit pour qui que soit. Depuis lors je me mis à ajouter mes propres turpitudes à celles de mes héros. Voici comment j'opérais: prenant un de mes défauts, je le poursuivais, chez quelqu'un d'état et de carrière différents, de mes moqueries, de mes sarcasmes. Si quelqu'un avait vu les monstres qui, tout d'abord, sortirent de ma plume, il eût tout bonnement frémi. Il me suffira de te dire que, quand je lus à Pouchkine, sous leur forme primitive, les premiers chapitres de mes "Ames Mortes", celui-ci, qui aimait à rire et se déridait toujours en m'entendant lire, se renfrogna; son visage s'assombrit par degrés. Quand j'eus fini, il proféra d'une voix morne: "Mon Dieu, que notre Russie est triste!"

Cela me surprit. Pouchkine, qui connaissait si bien la Russie, n'avait pas remarqué que tout cela n'était que caricature et invention! Je compris alors ce que signifie une oeuvre sortie du tréfonds de l'âme, et sous quelle forme terrifiante on peut présenter aux hommes les ténèbres et l'angoissant manque de lumière..." On ne peut pas être plus lucide, plus conscient de la portée exacte de son oeuvre. Dans un passage antérieur de la même lettre Gogol écrit: "Si les "Ames Mortes" ont tant effrayé la Russie et soulevé tant de bruit, ce n'est pas parce qu'elles découvraient des plaies ou révélaient des maladies internes; ce n'est pas parce qu'elles offraient l'impressionnant spectacle du vice triomphant et de l'innocence opprimée. Non, mes héros ne sont point des scélérats. Il m'eût suffi d'ajouter un trait sympathique à l'un d'entre eux pour que le lecteur s'accommodât de tous; mais la vulgarité de l'ensemble l'a révolté. Mes héros se suivent, l'un plus vulgaire que l'autre et le lecteur excédé cherche en vain un épisode réconfortant, un endroit où reprendre haleine; en fermant le livre, il croit sortir d'une cave où l'air manque et revenir à la lumière du jour. On m'eût pardonné de pittoresques scélérats; on ne me pardonne pas des pieds plats..."

Mais Gogol se refuse à expliquer pourquoi toute cette première partie de son oeuvre doit être "toute bassesse et ne mettre en scène que des pieds-plats". Il se contente d'une promesse: "Les volumes suivants te donneront la réponse". Il est vrai que onze ans avant dans "L'Extrait d'une Lettre" qui constitue avec "L'Avertissement" les deux textes ajoutés en appendice à la comédie de "L'Inspecteur Général", Gogol essaye de donner une explication bien étrange et peu convaincante de sa formule: "L'écrivain commettrait un véritable péché en prêtant ces traits —il s'agit des traits caractéristiques de Khlestakov, les héros de "L'Inspecteur Général"— à des gens qui possèdent aussi quelques vertus positives, car, ce faisant, il les exposerait au rire de tout le monde. Il vaut mieux que chacun retrouve une parcelle de soi dans ce rôle et puisse en même temps jeter autour de soi un regard qui ne révèle point la crainte de se voir montrer du doigt et appeler par son nom." En un mot: on ne doit pas représenter dans un même personnage de fiction littéraire les traits psychologiques positifs et négatifs, car les premiers seraient injustement atteints par le dégoût ou le mépris que pourraient nous inspirer les seconds. Il faut donc isoler les vices et réunir un certain nombre dans tel personnage déterminé qui se voit transformé en boîte de Pandore sur laquelle pourra sans scrupule s'acharner le rire vengeur de l'auteur et du public. Un pareil argument pourrait nous sembler absolument invraisemblable, si nous oublions

que, pour Gogol, c'est Satan en personne qui le tourmente sans répit et qu'il traque à son tour partout où il le trouve. Voilà pourquoi la pensée de pouvoir exposer au sarcasme de la foule une parcelle du Bien, c'est à dire du Divin à côté de ce que la nature de l'homme renferme de diabolique, peut paraître à Gogol complètement intolérable. Que l'on trouve ici l'expression d'une idée sincère ou un de ces nombreux arguments a posteriori dont l'auteur était si coutumier, cette explication ne nous dit pas pourquoi dans "L'Inspecteur Général" comme dans la première partie des "Ames Mortes" il y a une absence totale de personnages positifs; pour quelle raison, non seulement ses héros, mais des ouvrages entiers devaient nous produire cette impression de "cave où l'air manque". Henri Mongault, dans son excellente introduction aux "Ames Mortes", suppose qu'elle devait constituer une trilogie inspirée par la "Divine Comédie" de Dante. Il est curieux de noter qu'en parlant à ses amis de ses lectures Gogol semble oublier Dante, alors que Annenkov dans ses Mémoires raconte que pendant son séjour à Rome, en 1841, c'était avec Pouchkine et Homère, son auteur préféré. C'est peut-être un indice... A la même époque Dante inspirait à Balzac le titre de la "Comédie Humaine" c'est certain. L'idée de montrer "L'homme russe s'élevant des boues de l'enfer, à travers le sable du Purgatoire jusqu'aux délices du Paradis" a pu tenter Gogol de prime abord. Mais comment aurait-il pu ne pas voir immédiatement tout ce que pouvait présenter d'arbitraire et d'inadmissible cette vision du monde contemporain divisé en trois compartiments étanches? Comment ne pas distinguer la différence essentielle qui existait entre le sujet de la "Divine Comédie", qui imposait la trilogie, avec celui des "Ames Mortes" qui paraissait l'interdire? Et devons nous penser que Gogol s'est épuisé en dix années de lutte stérile seulement pour ne pas renoncer à l'inspiration du chef d'oeuvre italien? D'autre part, comment expliquer l'absence de personnages positifs et la prédominance des touches sombres dans tant d'autres nouvelles antérieures à "L'Inspecteur Général" et aux "Ames Mortes"?

Il semble évident que la "Divine Comédie", plus qu'un modèle, a été une excuse et un prétexte dont Gogol s'est servi vis à vis des autres et surtout vis à vis de lui-même. C'était encore une fuite, la fuite devant son incapacité de recréer dans des formes vivantes et esthétiquement satisfaisantes tout le côté positif de la vie. Chaque fois que Gogol essaye de réagir, de surmonter cette étrange stérilité pour les atteindre enfin, le Bon et le Beau lui échappent à leur tour: c'est une curieuse pour-

suite en cercle fermé. Mais une poursuite tragique dont l'enjeu est le sens d'une oeuvre, le salut d'une âme, la vie d'un être génial. ¹

Si dans sa "Confession d'auteur" Gogol nous montre qu'il a une idée très exacte de l'essence et la portée de son art, il est évident que cette ascension vers la lucidité ne s'est faite que par étapes. Elle a été longue et pénible.

Le premier avertissement lui fut donné par les remous violents qu'avaient provoqués en 1836 dans l'opinion russe la représentation et sociale de son oeuvre. En effet, il écrira à Prokopovitch: "Qu'est-ce force insoupçonnée de sa comédie, Gogol fuit à l'étranger. Il aura tout le loisir de méditer. D'une part il essaiera de nier la portée politique et sociale de son oeuvre. En effet, il écrira à Prokopovitch: "Qu'est-ce que c'est que cette comédie! Pour moi je n'y comprends goutte! D'abord je me fiche cordialement du "Révizor"; ensuite à quoi bon ce bruit?... Dieu merci, tout cela est faux, car on ne saurait me faire de

1 Le drame de Gogol n'est pas unique dans l'histoire des lettres, ni dans la vie en général. La littérature française nous offre entre tant d'autres le cas d'un Racine, d'un Flaubert, d'un Verlaine... Mais ce drame reste essentiellement russe par la violence même de ses déchirements, la complexité et la versalité des états psychologiques, le profond messianisme de l'ambition artistique. A cause de tout cela peut-être c'est chez un compatriote de Gogol, le grand compositeur russe Skriabine que nous trouvons par dessus plus d'un demi siècle l'écho le plus fidèle et le plus émouvant des tourments qui ont poursuivi le poète. Voici ce que nous dit de Skriabine le professeur Constantin Gaymar dans sa remarquable conférence N° 14 qui appartient à la série consacrée spécialement à l'étude de la musique russe: "C'était un penseur audacieux dont l'esprit était continuellement enflammé par des idées extra-musicales, religieuses et philosophiques; l'art était pour lui le réceptacle de tous ses sentiments et de toutes ses pensées, devenant ainsi un mélange étrange, multicolore et brillant de poésie et d'extravagance, d'exaltation rythmique et d'expériences harmoniques. Individualiste à l'extrême, Skriabine s'écarta très vite de toutes les tendances musicales connues jusqu'alors et repoussa la première partie de son oeuvre. Amoureux de la nature, passionnément intéressé par la vie spirituelle, il croyait à la rédemption finale de l'homme et à la transfiguration du monde entier par l'acte extatique de création accompli par l'artiste. Et pour Skriabine l'acte de création musicale est le plus important de tous. Il pensait que l'artiste de génie dans l'extase de sa création se transforme en demi-dieu qui crée ou transfigure l'univers. Il disait: "l'extase est le but final et le résultat d'une évolution historique et cosmique qui conduit à une transformation totale de l'univers et de l'homme au sein de ce dernier." Il croyait que l'artiste dispose d'un pouvoir magique et constructeur, qu'il est Orphée dans toutes les phases de sa création, c'est à dire que durant celle-ci il dispose de pouvoirs magiques sur l'homme et la nature. L'art et la religion s'unirent pour lui en un tout indivisible; il ne pouvait plus les séparer. (...) Il se croyait lui-même doté de cette faculté de créer qui l'assimilait à un dieu, il se considérait comme un génie exceptionnel appelé à transfigurer le monde par son art. Pendant les treize dernières années de sa vie il a songé à la création d'une *oeuvre incroyablement grandiose* qui devait réunir toutes les manifestations de l'art... Skriabine l'appelait "Le Mystère" et considérait toutes ses oeuvres depuis la troisième symphonie connue sous le nom de "Poème Divin", *comme de simples exercices préliminaires destinés à la préparer.*"

pire injure qu'en prenant mon "Révizor" au sérieux! J'ai honte, rien qu'en songeant à tous me *gribouillages* passés; ils m'apparaissent comme autant d'accusateurs implacables...".

Cependant, Gogol a joué à l'apprenti sorcier: il n'est plus maître des forces mystérieuses, et qu'il devine néfastes, déchaînées par son propre génie. Il reviendra à la charge en 1840, et cette fois-ci il essaiera, non plus de limiter la portée du "Révizor", mais de proposer une interprétation symbolique et mystique de son sujet. Seulement, il oubliait le proverbe russe: "Le mot n'est pas un moineau: s'il échappe tu ne le rattraperas plus". Désormais le public était le seul juge de son oeuvre. L'auteur pouvait proposer, mais non point imposer sa propre interprétation.

En 1835, Gogol ne voyait encore les "Ames Mortes" que sous la forme d'un roman "amusant"; c'est seulement à partir de 1841 que ses lettres semblent indiquer une conception plus vaste ¹. Cédant aux

¹ A Pogodine, le 28 décembre 1841

"Je vois que le sujet devient de plus en plus profond"

A S. Aksakov, même date.

"...Cependant la suite s'élabore dans ma tête avec plus de netteté et de majesté, et je vois maintenant qu'il peut en résulter quelque chose de colossal, pourvu que ma faible santé le permette. En tout cas, assurément, peu de gens savent à quelles idées vigoureuses et à quelles profondes manifestations peut conduire un sujet insignifiant, dont vous connaissez les modestes premiers chapitres."

A S. Aksakov, le 13 mars 1841.

"M'arracher, ne fût-ce qu'un seul instant à ma tâche sacrée, est pour moi une catastrophe. Qui connaîtrait ce dont il me prive, ne me ferait pas une seconde fois semblable proposition... Je le jure, c'est un péché, un grand péché, de me détourner de mon oeuvre. Seul peut le faire qui ne croit pas à mes paroles et demeure fermé aux pensées sublimes. Mon oeuvre est grande, salvatrice. Je suis mort dorénavant à toutes les petites choses."

A S. Aksakov, le 5 mars 1841.

"Oui, mon ami, je suis profondément heureux! Malgré mon état maladif, qui s'est quelque peu aggravé, j'éprouve et je connais des minutes divines. Une oeuvre merveilleuse s'élabore en moi, et mes yeux sont souvent pleins de larmes de reconnaissance. La saine volonté de Dieu m'apparaît ici clairement: une inspiration pareille ne vient pas de l'homme; il n'aurait jamais imaginé un tel sujet. Oh! s'il m'était accordé encore trois ans avec des minutes aussi lucides! Je réclame juste la vie nécessaire pour achever mon oeuvre: pas une heure de plus."

A Pletniou, le 1er. mars 1842.

"Ne jugez pas de mon oeuvre d'après la partie qui va paraître. Ce n'est que le portique du palais qui s'élève en moi et qui résoudra le problème de mon existence."

A Pletniou, ??? (même époque).

"Le désespoir ne pénètre pas dans mon âme. L'esprit humain ne saurait comprendre les intentions divines, et ce qui nous paraît funeste, nous est au contraire salutaire... Je commence à voir beaucoup de défauts: quand je compare

exigences de son tempérament et de son talent, il remet à plus tard la partie positive de l'oeuvre et recrée un nouvel "Inspecteur Général", avec cette fois-ci plus de profondeur et plus d'ampleur: ce sera la première partie des "Ames Mortes". D'autre part, cinq ans ont passé, l'étonnement douloureux de 1836 s'est progressivement dissipé. Il faudra "L'explosion" nouvelle de 1842 pour y rouvrir la vieille blessure.

A partir de ce moment-là la recherche du positif deviendra une véritable hantise, constamment repoussée et toujours présente.

En fait, les réactions provoquées par les "Ames Mortes" sont aussi violentes que variées. Si Boulgarine, critique et directeur de *L'Abeille du Nord*, déclare que Gogol est un feuilletonniste inférieur même à Paul de Kock, Constantin Aksakov le compare en termes dithyrambiques à Homère et à Shakespeare. Entre ces deux opinions se situe toute une gamme de critères nuancés comme celui de Chevryriov, qui loue cette première partie dans l'espoir que l'oeuvre future fera paraître de nouvelles figures plus aimables qui complèteront le tableau trop sombre; et celui de Biéliniski, qui loue lui aussi dans l'espoir que ces figures aimables n'apparaîtront jamais.¹

Gogol pourtant, avec la sensibilité du chat échaudé, n'y verra que "ragots, commérages, vilains procédés." Il s'enfuira une fois de plus, et sous le soleil de Rome, l'idée que l'oeuvre inachevée serait diaboliquement pernicieuse, mûrira lentement. Nous sommes au début de la plus longue, la plus dramatique de ses poursuites. Et à mesure que passeront les années l'opinion de Gogol sur son propre talent se fera plus claire et plus exacte. Mais il ne l'exprimera dans sa forme définitive qu'après 1845.

Pouchkine ne lui a peut-être jamais dit qu'"aucun écrivain n'avait encore possédé à ce degré le don de faire ressortir la platitude de la vie, de donner à la vulgarité un relief si puissant que les plus infimes

ceste première partie à ce qui doit suivre, je vois qu'il faut ici élaguer, là donner plus de relief et là encore approfondir. . ."

A S. Aksakov, le 6 Août 1842.

"Vous avez raison, personne n'a compris du premier coup les "Ames Mortes": beaucoup de choses en ce livre ne peuvent être comprises que de moi."

1 Biéliniski a publié son jugement sur "L'Inspecteur Général" quelques années seulement après la première représentation. C'est dans les "Annales de la Patrie" que parut son article en 1840. Il était surtout destiné à redonner du courage à l'auteur passablement ébranlé par toutes les attaques dont il avait été l'objet.

"Il n'y a pas dans "L'Inspecteur Général" —disait Biéliniski— des scènes qui soient meilleures que d'autres pour la bonne raison qu'aucune n'est mauvaise. Excellentes toutes, elles constituent les parties indispensables d'un tout unique."

détails sautent tout de suite aux yeux". Mais par un chemin long et difficile Gogol était arrivé à cette flatteuse et terrible conclusion. Parallèlement s'imposait d'une manière toujours plus impérative la nécessité de trouver un contre-poison. Dans sa "Confession d'Auteur" il nous dit: "Plus je réfléchissais à mon oeuvre, plus je voyais que je ne devais pas choisir mes caractères au hasard et accepter les premiers qui me tombassent sous la main. Mais je devais choisir seulement ceux qui relèvent d'une manière plus évidente, plus profonde nos traits caractéristiques essentiels et vraiment russes. (...) Je voulais y réunir (dans mon oeuvre) les phénomènes psychologiques les plus marquants, réserver une place pour toutes les observations que depuis longtemps je faisais en secret sur l'homme et que, jusqu'alors, je ne confiais point à ma plume, car je sentais moi-même qu'elle n'était pas encore mûre pour une pareille tâche. Je savais qu'une fois exprimées, elles serviraient à résoudre un mystère de notre existence. Et je voulais en un mot que la lecture de mon ouvrage fit évoquer spontanément l'homme russe avec toute la diversité de richesses et de dons qui lui ont été attribuées par le sort et que les autres peuples ne possèdent pas; mais aussi avec la multitude des défauts qu'on trouve en lui et qui lui sont également particuliers."

Voilà un programme d'écrivain réaliste, mais il ne restera malheureusement qu'au stade d'aspiration. Et chez un peuple dont le goût pour les extrêmes représente un trait particulièrement caractéristique, Gogol ne saura bien décrire que le trivial et le médiocre! Nous savons déjà pourquoi.

Lorsque Gogol essaie de mettre son programme à exécution et veut nous parler de ces "dons et richesses", le sol se dérobe sous ses pieds, son style se charge d'un lyrisme ampoulé et de mauvaise augure. Voilà comment il annonce dans la première partie des "Ames Mortes" son intention de créer dans la suite des types nouveaux (il devait bien regretter plus tard cette imprudente promesse): "Mais... il se peut que dans cette histoire même, on sente vibrer des cordes inconnues jusqu'ici; qu'on voie apparaître la puissance de l'esprit russe, un homme d'une haute valeur ou une admirable jeune fille russe dont on ne trouverait pas de pareille au monde, à l'âme rayonnante d'une beauté divine (cette description ne fait-elle pas penser à la description dithyrambique de la "divine inconnue" de Saint Pétersbourg?) pleine de nobles aspirations et brûlant de se dévouer. Et, à côté d'eux, tous les gens vertueux des autres nations paraîtront morts, comme un livre est mort à côté de la parole vivante! La richesse morale de la nature russe se

manifestera... et l'on verra combien est enraciné dans l'âme slave ce qui n'a fait que glisser sur celle des autres peuples..." et un peu plus loin: "Aussi le lecteur ne doit-il pas s'offusquer si les personnages apparus lui déplaisent: c'est la faute de Tchitchikov, il est à cet égard souverain maître et nous devons le suivre où bon lui semble. Si l'on nous reproche l'insignifiance et la mauvaise mine des personnages et des caractères, nous dirons simplement qu'on n'aperçoit jamais dès l'abord une oeuvre dans toute son ampleur..."

...ce qui arrivera ensuite, les succès et les échecs du héros, les obstacles plus difficiles qu'il aura à surmonter, *les figures grandioses* qui surgiront, le déclanchement des ressorts secrets du drame, l'élargissement de son horizon, *le lyrisme majestueux* auquel il atteindra, tout cela viendra en son temps..." Nous ne connaissons pas dans toute la littérature un pareil exemple de prétention ingénue. On croirait vraiment entendre un charlatan de foire vanter la farce qu'on va jouer dans sa baraque devant une foule de badauds ahuris. Seulement, ces annonces et promesses anticipées sont profondément révélatrices, comme l'ont été les trop nombreuses versions de son escapade à Lübeck douze ans plus tôt: dans un cas comme dans l'autre la conscience de Gogol n'est pas tranquille et il essaie par cette éloquence démonstrative d'étouffer son inquiétude intérieure.

Le temps passe et les "figures grandioses" tardent à surgir. Alors dans sa "quatrième lettre" sur les "Ames Mortes", écrite quatre années plus tard, en 1846, pour justifier la destruction du deuxième volume de cet ouvrage, Gogol explique en ces termes: "Il n'aurait servi à rien de créer quelques caractères merveilleux qui auraient révélé la suprême noblesse de notre race. Cela n'éveillerait que vain orgueil et fanfaronnade. Dès à présent sont nombreux parmi nous, et particulièrement dans les rangs de la jeunesse ceux qui se sont mis à faire parade des vertus russes d'une manière vraiment exagérée; ils ne pensent même pas à les développer et cultiver en eux, mais seulement à les étaler aux yeux de l'Europe pour lui dire: Contemplez, étrangers: nous sommes meilleurs que vous! "Une pareille fanfaronnade ne fait que tout compromettre. Elle irrite les autres et nuit au fanfaron lui-même. On peut transformer en boue la meilleure des actions: il suffit de s'en vanter et d'en faire étalage. Et chez nous on *se vante sans avoir fait*, on se vante de l'avenir! Non, à mon avis il vaut mieux accepter un abattement passager et la tristesse que produit le sentiment de notre propre imperfection, qu'une confiance prétentieuse en nous mêmes. (...) Non, il y a des époques où l'on ne peut entraîner une société ou même toute

une génération vers l'idéal, sans lui avoir montré au préalable la profondeur de son abaissement actuel; il y a des époques où il ne faut même pas parler de ce qui est élevé et beau, sans montrer aussitôt et d'une manière claire comme le jour, les voies qui peuvent y conduire chacun de nous. Dans le second volume des "Ames Mortes" cette dernière règle a été peu observée et sans aucune vigueur; et cependant il fallait lui concéder peut-être la place la plus importante; c'est pourquoi ce livre a été brûlé." Cette lettre est extrêmement importante: elle se situe entre la destruction du deuxième volume des "Ames Mortes" (ou tout au moins de ce que Gogol en avait écrit), et la publication des "Passages Choisis" qui devait avoir lieu à la fin de cette même année. L'auteur sent déjà que son génie sera incapable de créer cette fameuse contre-partie qu'il a annoncée avec une imprudence grandiloquente. Cependant l'impatience grandit en Russie, où l'on attend son oeuvre suivante. Sa situation matérielle l'exige également. Mais plus que tout il sent se préciser en lui ce besoin d'action spirituelle, d'apostolat moral qui bientôt deviendra une hantise malade. Ne pouvant présenter l'oeuvre littéraire qu'il n'est pas arrivé à créer, Gogol aura recours à un expédient: les "Passages Choisis" seront l'*ersatz* dont il a besoin pour sauver la face. Cet ensemble de lettres plus ou moins apocryphes et d'articles où quelques idées extrêmement clairvoyantes côtoient les plus extravagantes des spéculations. Le sens général est le suivant: il faut que chacun en Russie ait le profond désir de servir et tende tous ses efforts vers le bien; il faut que chacun à sa place accomplisse avec ferveur et persévérance son devoir de citoyen et d'homme; alors tout ira bien. On ne peut rien objecter à une pareille doctrine sinon que Quelqu'Un avait dit cela déjà et mieux que Gogol n'aurait jamais pu le faire. Il devait s'en douter au fond. ¹ Et tout son effort pour persuader le public que ses lignes avaient une portée infinie, ne devait être qu'une tentative avortée pour vaincre ses propres doutes et faire accepter par ses lecteurs récalcitrants ce nouveau Sermon sur la Montagne. Voilà pourquoi Gogol prétend dans sa "Quatrième Lettre" que ce n'est pas le moment de présenter au public les "grands caractères"; qu'il faut d'abord lui montrer les voies à suivre. Et d'abord quelles sont ces époques où il ne faut parler de "ce qui est élevé et

1 Voilà ce qu'écrivait Gogol en 1847 au métropolite Innocent:

"Je n'ai pas la moindre envie de parler de choses mesquines, basses, grises, quotidiennes, et, si jamais je m'avise d'aborder les grands sujets, je rencontre le Christ à chaque pas et risque de raconter des sottises". Mais à l'époque où il écrivait ces lignes les "Passages Choisis" avaient paru depuis longtemps...

beau" sans entrer immédiatement dans le domaine de la réalisation pratique? Gogol se garde bien de nous donner la moindre définition. Il semble au contraire que l'on puisse *toujours parler* de l'idéal et qu'il vaille *toujours* mieux ne point se contenter de spéculations abstraites. De toute manière, si Gogol avait eu quelques arguments à sa disposition, il n'aurait certes pas manqué de les exposer! La vérité, c'est que, là encore, il essaie de s'enfuir; l'écrivain, impuissant à poursuivre son oeuvre et découragé par son échec, essaie de se réfugier derrière le masque du prédicateur et du philosophe; il ne savait pas qu'il allait tomber de Charybde en Scylla ou, comme disent si pittoresquement les Allemands, que pour fuir la pluie il allait se mettre sous une gouttière... Le réveil sera certes douloureux! La prédication directe ne rencontre qu'une réaction indignée ou, pire encore, le froid silence de l'indifférence! Ce n'est pas seulement les idées, c'est aussi et surtout le ton même de Gogol, qui auront provoqué ce pénible résultat. De toute manière l'écrivain reprendra son éternelle fuite dans l'espace à la poursuite du fuyant idéal...

Comment n'aurait-il pas échoué, d'ailleurs? Pour comprendre à quel point son échec était inévitable, il suffit d'analyser la méthode qu'il voulait employer. Nous avons remarqué déjà, dans les textes que nous avons cités antérieurement, à quel point était prétentieux le but qu'il se proposait d'atteindre. Il ne voulait pas seulement créer des figures idéales, mais encore démontrer que cette perfection russe aussi supérieure à celle des autres pays que la parole vivante l'est au livre mort, pour reprendre la comparaison surprenante et vraiment peu convaincante de l'auteur. Est-ce qu'elles pouvaient appartenir à la vie, ces figures "grandioses"? Et ne s'agissait-il pas après nous avoir montré l'enfer de la médiocrité fort éloigné de la vie réelle, de franchir rapidement la zone de l'humanité vraie, pour aller chercher, à l'autre extrême, un paradis de vertu qui en ferait la contrepartie? Encore une fois, notons cet étrange refus d'effectuer une synthèse. Et dans son goût pour les solutions extrêmes, Gogol n'est-il pas le plus russe des Russes? C'est parce qu'il songe à l'incarnation d'un idéal et non à la peinture de l'homme réel, que l'auteur veut recourir, pour nous le dépeindre, à un moyen singulier. Rappelons nous qu'il nous promet d'atteindre un "lyrisme majestueux". Retenons bien ce terme, car il ne se trouve pas là par hasard. Gogol reviendra sur cette idée dans sa "Confession". Voici le passage: "Je pensais que la *force lyrique* dont j'étais pourvu me permettrait de représenter ces vertus d'une manière si vive que tout Russe s'enflammerait d'amour pour elles; que la force

du rire dont j'avais également une provision m'aiderait à donner un tel relief aux défauts que mon lecteur se mettrait à les haïr, même s'il les retrouvait en lui." Et la pensée d'utiliser le lyrisme pour contrebalancer la caricature reviendra bien souvent sous sa plume. La réalité, il ne pouvait la retrouver que par l'équilibre de deux exagérations, par la synthèse du cauchemar et du rêve. Mais quelle étrange vérité que celle-là! Et sommes-nous si loin —en théorie— du ver de terre et de l'étoile?

Cependant Gogol sait bien que ses parangons de vertu ne pourraient pas sortir tout armés de son cerveau comme Minerve du cerveau de Jupiter. Il comprend qu'il lui faudra les rattacher solidement à la réalité par cette infinité d'observations exactes qui ont insufflé tant de vie aux personnages du premier livre. Et c'est ainsi que se pose pour Gogol le double problème: trouver en lui la vertu morale dont ses fictions littéraires devront s'animer; trouver dans la vie "cette infinité de détails insignifiants qui donnent à un personnage déterminé toute son authenticité". Sa propre perfection morale, il la cherchera en vain. Devant le tambeau du Christ, à Jérusalem, il priera inutilement pour elle. N'est-elle pas curieuse et typiquement gogolienne cette idée qu'il faut se mettre en route pour chercher le bonheur, l'inspiration et même le salut de son âme? Quant aux mille détails insignifiants, il ne se sentira pas capable de les demander à sa propre expérience. Il sait que le Maudit ne va pas le lui permettre. Et alors commence cette étrange campagne de mendicité qui se poursuivra pendant des années. Gogol va supplier ses amis, ses admirateurs, ses lecteurs, de lui fournir tous les faits de leur expérience personnelle qu'ils auraient la possibilité d'amasser sur leur chemin. ¹ Dans son introduction aux "Ames Mortes", dans les "Passages Choisis", dans ses articles, dans ses lettres, il se plaindra toujours et avec une impatience croissante de ne point recevoir les renseignements demandés. Il faut avouer que son éternel voyage sur les routes d'Allemagne, de France, de Suisse et d'Italie n'était pas fait pour le rapprocher de la réalité russe qu'il voulait dépendre. Pour expliquer cette inconséquence, Gogol a trouvé bien des arguments aussi invraisemblables les uns que les autres. En Russie on ne peut échapper au cercle étroit des parents et d'amis qui limitent continuellement notre horizon. Dans la capitale, on parle bien plus des affaires

1 De la même manière il demandera avec insistance que ses amis lui fassent toutes les critiques qui leur sembleraient justes, sur sa propre personne. Son ami Pletnev lui répondit excédé: "Ce que tu es? Un être sournois, égoïste, arrogant, méfiant et prêt à tout sacrifier pour la gloire!".

européennes ou des derniers incidents arrivés au club anglais que des problèmes russes. En province, c'est pire encore : on ne s'y occupe que des derniers romans traduits du français. En voyageant à travers la Russie, on ne peut acquérir que la connaissance des relais et des tavernes. Dans les villes et les villages, un voyageur de passage n'arrive pas à se faire des relations. Par contre, une fois à l'étranger, cette Russie nous apparaît plus nettement. Aux eaux d'Allemagne, dans les stations touristiques d'Italie, on rencontre un tas de Russes qui ne demandent qu'à frayer avec un compatriote. On recueille un grand nombre de renseignements. On sent même s'éveiller en soi un don spécial pour interviewer les gens et, en une heure de conversation, on apprend plus qu'en une semaine de vie en Russie... Voilà très exactement le genre d'arguments que choisit Gogol pour expliquer son vagabondage. Ne ressemblent-ils pas comme des frères à ceux que nous avons analysés dans la correspondance avec sa mère ? C'est encore et toujours le masque, mais un masque qui ne laisse que trop transparaître les traits du visage que crispe l'angoisse. Et nous pouvons nous poser alors la terrible question : est-ce qu'une telle argumentation peut provenir d'un esprit raisonnable, d'un être sensé ? est-ce que l'intelligence de Gogol ne nous permet pas de déceler parfois un grain de folie qui semble mûrir avec les années ? Pour pouvoir publier des raisons semblables, il a fallu que Gogol y ait cru de son côté et qu'il ait été, en fin de compte, la première victime de sa mystification, peut-être la seule. Et puisque nous savons de Gogol lui-même qu'il mettait toujours un peu, et souvent beaucoup, de lui même dans ses créations, n'est-il pas remarquable de constater que sa plume, acquiert une puissance mystérieuse quand il s'agit de faire parler les fous ? Par une étrange rétroactivité certaines de ces évocations n'ont-elles pas précédé et annoncé des moments dramatiques de sa vie y compris les heures de son agonie ?

« Non, je n'ai plus la force de le supporter. Seigneur ! qu'est-ce qu'ils font avec moi ! Ils versent de l'eau glacée sur ma tête. Ils sont là sans me voir sans m'entendre. Que leur ai-je fait ? Pourquoi me torturent-ils ? Que veulent-ils d'un misérable comme moi ? Que puis-je leur donner ? Je n'ai rien. Les forces me manquent, je ne peux plus supporter les tourments qu'ils m'infligent. Ma tête est en feu et tout tourne autour de moi. Sauvez-moi ! Emmenez-moi ! Donnez-moi une troïka de coursiers rapides comme la tempête. Prends les rennes, mon cocher ; tinte mon grelot ; envollez-vous, chevaux et emportez-moi de ce monde ! Plus loin, plus loin, pour que tout s'enfuit, tout disparaisse

de mes yeux. Voyez: le ciel devant moi se couvre de nuages; une étoile scintille dans le lointain; les arbres sombres de la forêt s'enfuient avec le croissant de la lune; sous mes pieds s'étend un tapis de brume grise; et dans cette brume une corde résonne; d'un côté c'est la mer, de l'autre l'Italie; regardez maintenant on aperçoit les chaumières russes. N'est-ce pas ma maison qui apparaît toute bleue dans le lointain? N'est-ce pas ma mère qui est assise à la fenêtre? Mère chérie, sauve ton pauvre fils! Laisse tomber une larme sur sa tête endolorie! Regarde comme ils s'acharnent sur lui! Serre sur ton coeur le pauvre orphelin! Il n'y a pas de place pour lui sur cette terre! On le chasse d'ici! Mère chérie, aie pitié de ton enfant malade!... Mais savez-vous que el dey d'Alger a une bosse sous le nez?..."

Et nous voici arrivés aux dernières fuites de Gogol que ces lignes hallucinantes semblent avoir pressenties avec vingt ans d'anticipation. En 1848 après son inutile voyage à Jérusalem, il revient enfin en Russie et cette fois il n'en repartira plus. Pourra-t-il trouver maintenant, au contact de la réalité russe, cette inspiration qu'il a si vainement cherchée ailleurs? Mais le destin semble s'acharner sur lui; à Moscou l'attend un sombre et inquiétant personnage; c'est le Père Mathieu dont le fanatisme destructeur va s'acharner sur une proie qui lui semble facile. Jusqu'à présent son influence ne s'est exercée que par lettres. Maintenant la tâche devient plus facile. Et le Père Mathieu s'efforcera de persuader le poète que l'art est maudit et qu'il ne trouvera le salut que dans le renoncement. Pourtant l'âme tourmentée et affaiblie par des années de luttes ne voudra pas se rendre sans résistance. Avec des alternatives d'abattement et d'espoir, Gogol luttera encore pendant des années. Il se refusera à croire que cette merveilleuse joie d'écrire et de créer, qui est devenue pour lui le but unique de l'existence, puisse être condamnée sans appel. Il pense encore que c'est en renonçant maintenant à terminer son oeuvre qu'il fera le jeu du Malin. Mais le Père Mathieu le poursuivra de ses affirmations hallucinantes.

Qu'a donc écrit Gogol pendant les dernières années de sa vie? Que furent ces chapitres de la deuxième partie et le début de la troisième? Il en a lu une partie à ses amis dont certains n'étaient pas dépourvus de sens critique. Ils ont parlé de ces lectures avec un enthousiasme d'autant plus grand qu'on avait cru le génie de Gogol définitivement éteint. Mais par delà la beauté formelle du texte, ont-ils pu entrevoir enfin cette âme de la Russie réelle que l'écrivain a cherché sa vie durant, tout comme il a cherché sa propre âme? Ou retrouvaient-ils

seulement le génial auteur de la première partie? "Pas de réponse; mystérieusement résonne la clochette; l'air assourdi se déchire en lambeaux et enfante le vent..."

Il semble toutefois, d'après les témoignages, que si le texte définitif fut assez différent, dans les détails, des fragments qui nous sont parvenus, l'intrigue et les personnages ont dû être sensiblement identiques. Il est troublant de constater que les chapitres lus par Gogol correspondent, à quelque chose près, à ces brouillons échappés à la destruction! De toute manière, la tentative de jeter un pont par dessus le fleuve de boue humaine ne semble pas avoir réussi. Il semble probable que dans le cas contraire l'influence du Père Mathieu n'aurait pas eu le dessus; trouvant enfin cette porte de salut qu'il a cherchée si longtemps à tâtons, Gogol serait sorti victorieux de l'épreuve. Pour le faire succomber, il a fallu ajouter aux maux du corps et de l'âme, la conviction amère de l'échec définitif. Rendre le "côté sublime de la vulgarité" ne pouvait représenter pour lui la solution cherchée...

Durant les années, 49, 50 et 51 Gogol a tenté sa dernière chance. Maintenant l'heure de l'échéance approche. Lui, qui s'était pris jadis pour un prophète, ne sait plus si Dieu ou Satan lui ont inspiré ses meilleures pensées. Les forces déclinent, le moral faiblit. Le drame va se jouer en deux actes. Il y aura enchaînement logique et tension croissante suivant les règles.

Dans la nuit du 11 au 12 février 1852, Gogol qui vit en ce moment chez le comte A. P. Tolstoï, à Moscou, se lève vers trois heures du matin, réveille son jeune domestique et lui demande s'il y a un poêle allumé dans l'appartement qui lui est réservé. Sa voix est sourde, à peine perceptible. Le garçon répond négativement. "Alors donne-moi mon manteau et suis-moi; j'ai quelque chose à faire." Il a froid, il grelotte presque. Dans sa main gauche il prend le bougeoir et se dirige vers son cabinet de travail qui est à l'autre bout de l'appartement. La petite flamme danse et menace de s'éteindre. Des ombres fantastiques s'agitent sur les murs et les hauts plafonds. Dans les coins sombres les meubles prennent des formes étranges, ressemblent à des monstres malveillants, aux aguets... Dans chaque pièce qu'ils traversent, Gogol se signe fiévreusement. Derrière lui marche le jeune serf à moitié endormi. Enfin les voilà dans le cabinet de travail. Gogol s'arrête et interroge la nuit. Mais toute la maison semble dormir paisiblement comme la ville elle-même, sous son linceul de neige. Alors il ordonne au garçon d'ouvrir le poêle sans faire de bruit, sans éveiller personne. Ensuite il se fait apporter un portefeuille déposé dans le secrétaire.

Il l'ouvre. Il en tire une liasse de cahiers, la jette dans le poêle et approche la bougie. La flamme mord paresseusement les coins du manuscrit. "Que faites-vous, Monsieur?!" - "Cela ne te regarde pas, prie!". Le petit serf pleure, gémit, supplie, comme s'il mesurait vraiment toute l'ampleur du drame qui se déroule sous ses yeux. Mais le feu lui-même semble se rebiffer devant l'odieuse tâche. Après avoir noirci les coins des cahiers, il s'éteint Gogol verra-t-il là un indice du destin? Mais sa décision cette fois est bien prise. Il dénoue la ficelle qui retient les feuillets. Patiemment, lentement il les dispose de nouveau. Il reprend la bougie, l'approche, et le feu prend rapidement. Gogol s'est assis sur une chaise et attend que tout soit terminé. Son compagnon ne dit plus rien. La maison continue à dormir. Enfin Gogol se relève et revient dans sa chambre. Là il se retourne vers le garçon qui l'a suivi, l'embrasse, et se jette sur son lit, éclatant en sanglots. Dans le silence de la nuit on croit entendre le ricanement satisfait des Sabakievitch, Piouchkine, Manilov, Nozdriov et de toutes les autres âmes mortes qui savent maintenant qu'aucune âme vivante ne viendra leur disputer la scène russe; ils sont les maîtres...

Le jour suivant Gogol en racontant les incidents de la nuit au comte Tolstoï, lui donne l'explication suivante:

"Voyez quelle est la force du Malin. Cette nuit, j'ai voulu jeter au feu des documents que j'avais décidé de détruire depuis longtemps, et, au lieu de cela j'ai brûlé des chapitres des "Ames Mortes" que j'avais l'intention de léguer à mes amis". N'est-il pas mystérieux et poignant ce dernier mensonge que Gogol a eu le temps d'intercaler entre ses deux dernières fuites, le renoncement à l'oeuvre et le renoncement à la vie?

Et nous voici arrivés au second acte. Ce qui va se passer maintenant donnera tout son sens à la scène antérieure. Le geste ne sera plus créateur dans la destruction, le sacrifice ne sera plus consenti dans l'espoir d'un dépassement futur. C'est un renoncement définitif, l'acceptation de la déroute et de la nuit. En disant adieu à son oeuvre, Gogol va aussi dire adieu à la vie. Tout de suite ses forces déclinent, bientôt il doit s'aliter. Il a passé son temps en prières. Il a communiqué deux fois. Il a fait chanter un Te Deum. Mais il ne demande pas à Dieu son rétablissement. Il sait qu'il va mourir parce qu'il veut mourir. Après des heures d'objurgations, il cède aux instances de ses amis et prend un médicament. Mais aussitôt il se rebelle: "Laissez-moi! Pourquoi me torturez-vous?" Il supporte avec peine la visite d'autres amis accourus à son chevet. Il n'a rien à leur donner décidément. A cette

heure il tend ses faibles forces pour se réfugier auprès de Dieu. Il écoute avec ferveur la lecture des Evangiles. Dans sa main amaigrie il tient un cierge et ses yeux suivent avec effort les caprices de la petite flamme qui doit lui rappeler le récent sacrifice.

Le mardi 19 février, il accepte enfin un peu d'aliment. Mais le lendemain son état empire et il n'a plus la conscience exacte de ce qui passe autour de lui. Alors les médecins, qu'il avait jusque là repoussés avec obstination, s'emparent de son pauvre corps. On lui verse de l'eau froide sur la tête. On le plonge dans un bain chaud, on lui met des sangsues grasses sur le nez. Il se débat, il gémit, il supplie qu'on le laisse. Les sangsues noires s'acrochent, bougent, répugnantes et visqueuses. Le malade se tord de dégoût et implore qu'on lui enlève ces monstres qui collent déjà à ses lèvres blêmes. Puis ses idées se troublent. Il délire: "Vite, soulevez, chargez, chargez le moulin... Vite!"

Dans la nuit sa respiration faiblit. Le pouls est à peine perceptible. L'aube du 21 février 1852 lui apporte enfin la grande délivrance.

BIBLIOGRAPHIE

- GOGOL. - *Oeuvres Complètes* (en russe). Ed. de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. en 14 tomes. Moscou 1952/3.
- GOGOL. - *Oeuvres* (en russe). Ed. A. S. Panafidina. Moscou 1907.
- GOGOL. - *Oeuvres Complètes*. Traduction à l'espagnol par I. Tchernova. 1 vol. Ed. Aguilar. Madrid, 1951.
- ANNENKOV, P. V. - *Souvenirs*. Saint Petersburg, 1909.
- AKSAKOV, S. T. - *Souvenir*, Saint Petersburg, 1890.
- BRUCKNER, Alexander. - *Geschichte der russischen Literatur*. Leipzig, 1905.
- CABANÈS, Docteur. - *Grands névropathes*. 3me. tome. Paris, 1935.
- COURRIERE, M. - *Histoire de la Littérature Contemporaine en Russie*. Paris, 2me. éd. (s. a.).
- DUPUY, Ernest. - *Les Grands Maitres de la Littérature Russe. Nicolas Gogol*. Paris, 1897.
- ELSBERG, I. - *L'Héritage de Gogol et de Chitchédrine et la Satire Soviétique* (en russe). Ed. "Ecrivain Soviétique". Moscou, 1954.
- FERNANDEZ FLORES, Darío. - *Crítica al viento*. 1948.
- HOFMAN, M. et R. - *Gogol, sa vie, son oeuvre*. Ed. Correa. Paris (s. d.)
- JDANOV, V. - *N. V. Gogol*. Ed de la Littérature Artistique. Moscou, 1953.
- KEIL, Ernest. - *Geschichte der russischen Literatur*. Leipzig. (s. d.).
- KHRAPTCHENKO, M. B. - "*Les Ames Mortes*" de N. V. Gogol. Ed. de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S. Moscou, 1952.
- KOULICHE, P. A. - *Vie de Gogol*. Saint Petersburg, 1856.
- LÉGER, Louis. - *Nicolas Gogol*. Traduction à l'espagnol par N. V. Misito. Ed. Suma, Buenos Aires, 1945.
- LOBODOWSKIY, J. - *Literatura Rusa*. Madrid, 1946.
- MONGAULT, Henri. - *Introduction aux "Ames Mortes"*. Ed. Gallimard. Paris, 1949.
- MEYER, G. - *Le chemin difficile* (en russe). Article paru dans les cahiers littéraires et politiques de "la Renaissance". Paris, Janvier-février, 1952.

- NABOKOV, Vladimir. - *Nicolas Gogol*. Traduit de l'anglais par Marcelle Sibon. Ed La Table Ronde. Paris, 1953.
- PARDO BAZAN, Emilia. - *La revolución y la novela en Rusia*. (s. d.).
- PORFIRIEV, N. - *Istoria ruskoy literatoury*. Kazan, 1876.
- PYPIN, A. - *Istoria rouskoy literatoury*. Saint Petersburg, 1898.
- SCHENROCK, I. - *Biographie de Gogol*. Moscou, 1892/97.
- SCHICK, A. - *Nicolas Gogol. Une vie de tourments*. Ed. S. E. I. Sceaux, 1949.
- SCHLOEZER, B. de. - *Gogol*, Paris 1932.
- SEMROCK. - *Matériaux biographiques* (en russe). Moscou 1892/93.
- SICHLER, I. - *Histoire de la Littérature russe*. Paris, 1915.
- SIDAMON, G. - *Quand on vit d'un prophète* (en russe). Munich, 1952.
- TCHEKHOV, A. P. - *Contes et Nouvelles* (en russe). Ed. Oguiz. Moscou, 1944.

De plus il est intéressant de consulter le tome 58 de la collection "Héritage Littéraire" où se trouvent de nombreuses lettres et documents inédits. (Ed. de l'Académie des Sciences de l'U. R. S. S., 1952.

Certains textes de Gogol ont été traduits par l'auteur de cet article. Pour certains autres ont été utilisées les traductions déjà faites par M. Nabokov, Mongault et Hofman et qui se trouvent dans les ouvrages indiqués par notre liste bibliographique.

ROLANDO DE REYHER

Universidad Nacional de Cuyo.